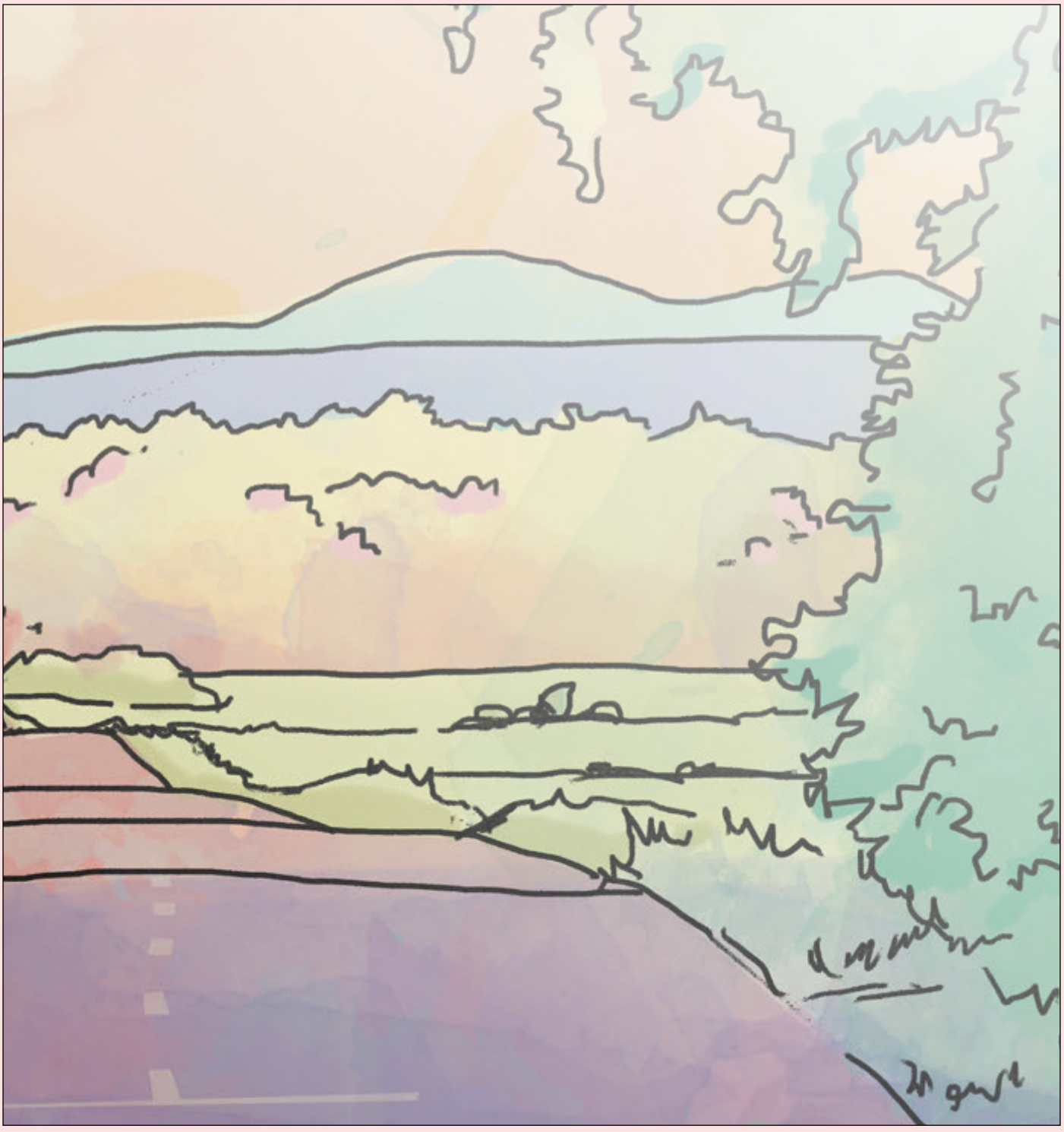
Paysages haut-laurentiens

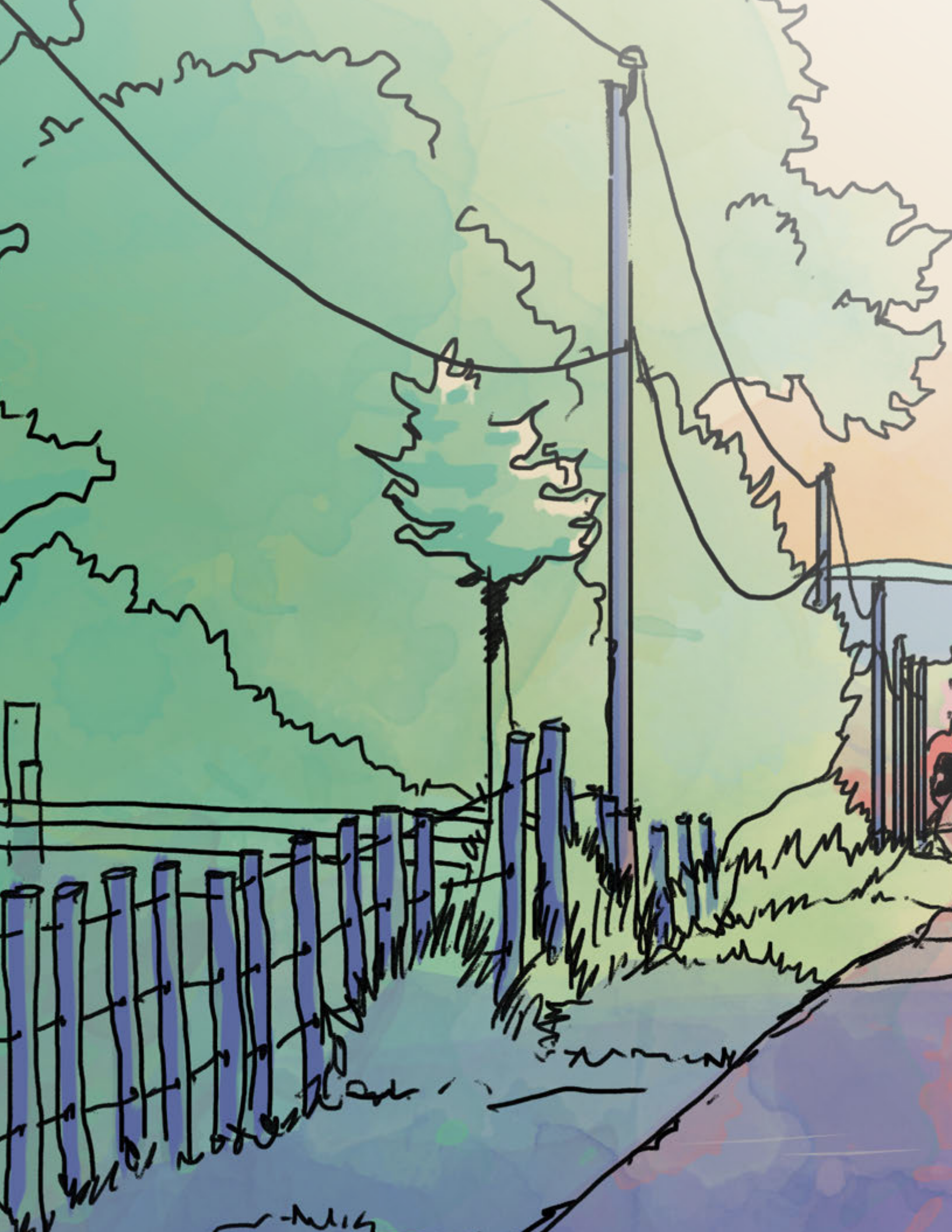
1

Atlas des paysages — volume 1

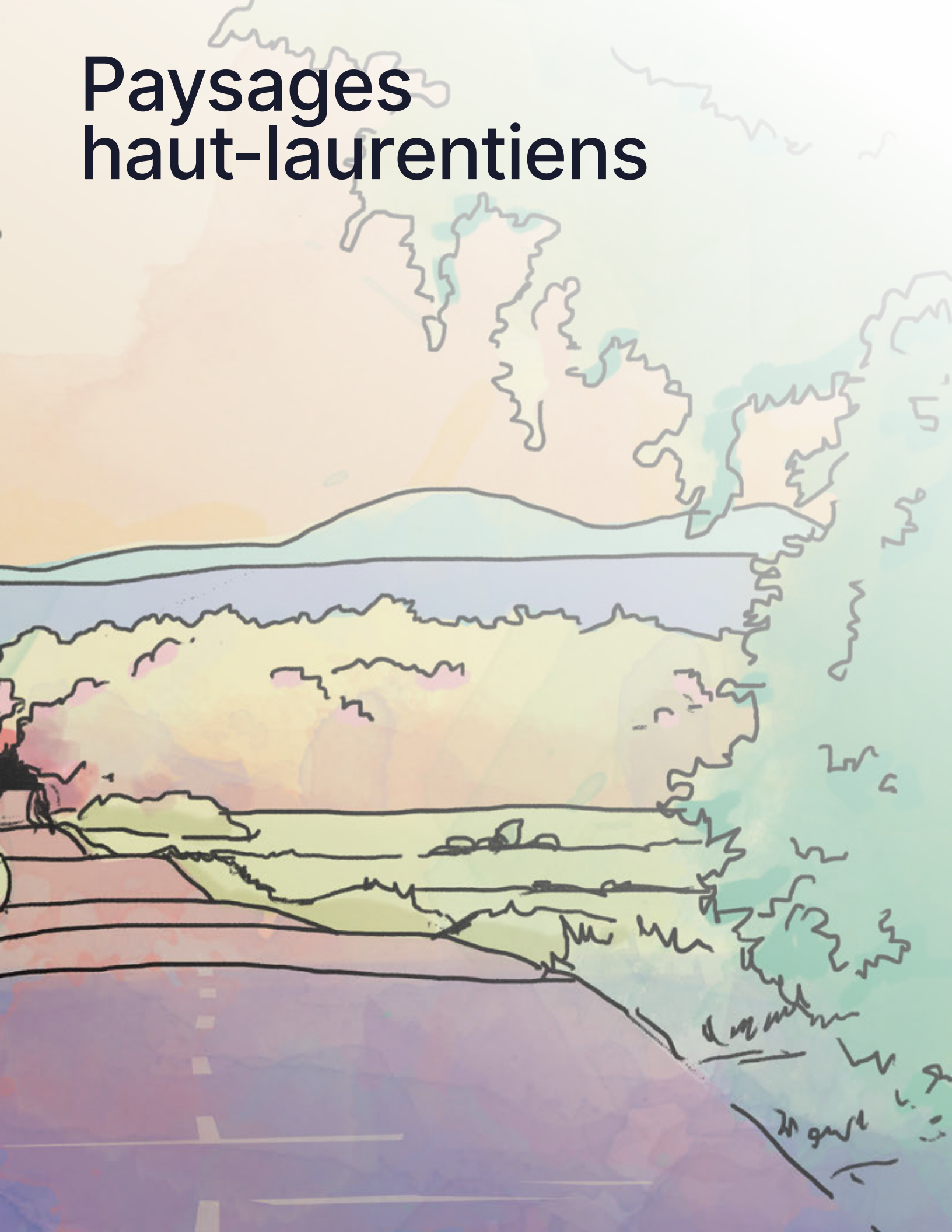
DÉCRIRE LES PAYSAGES

Août 2026





Paysages haut-laurentiens



ISBN 978-2-9825143-1-7 (2026)

LES TOPOGRAPHES | Paysage, ruralité & patrimoine
Août 2026

Chargé de projet :
Louis-Philippe Rousselle-Brosseau

Coordonnateurs du projet à la MRC du Haut-Saint-Laurent :
Alexandre Racicot et Claudia André

Collaborateurs : La Boîte d'Urbanisme (Isabelle Laterreur, chargée de projet) et Emilie Dazé, consultante

© MRC du Haut-Saint-Laurent — Les Topographes, 2026

MRC du
HAUT-SAINT-LAURENT

Toutes les illustrations et photographies présentées dans le présent rapport sont l'œuvre des membres de l'équipe des Topographes sauf lorsque précisé. Les images sans notice proviennent des fonds de la MRC du Haut-Saint-Laurent et des Topographes.

Atlas des paysages — Fascicule 1

Volumes 1 et 2

Août 2026

Ce rapport et l'ensemble des documents sont disponibles sous licence CC — Attribution/Pas d'utilisation commerciale/Partage dans les mêmes conditions.

Réserve d'exactitude

Malgré toutes nos précautions, des coquilles peuvent subsister dans le présent document. Dans le cas où des erreurs nous seraient signalées, il est possible d'en trouver la liste à jour sur le site internet de la MRC du Haut-Saint-Laurent : mrchsl.com

Avis sur l'usage des appellations

Dans le cadre de cet ouvrage, les appellations, entre autres « ville » et « village », réfèrent à leur sens géographique premier et sont utilisées en référence aux caractéristiques paysagères des lieux, plutôt qu'aux désignations administratives attribuées aux municipalités par le ministère des Affaires municipales et de l'Habitation ou aux types d'entité et statuts définis par la Commission de toponymie du Québec. Cette approche vise à privilégier une lecture territoriale et paysagère, indépendamment des désignations administratives en vigueur.

Les Topographes
PAYSAGE RURALITÉ PATRIMOINE

Ce projet est réalisé grâce au gouvernement du Québec dans le cadre du plan de mise en oeuvre 2023-2027 de la Politique nationale de l'architecture et de l'aménagement du territoire.

Québec

Mot du préfet de la MRC du Haut-Saint-Laurent

Le paysage, profondément intemporel, porte les traces du passé — celles des générations qui ont façonné notre territoire. Dans ses lignes, ses textures et ses horizons, il raconte l'histoire collective du Haut-Saint-Laurent.

Le paysage est aussi éphémère. Il évolue, se transforme, s'adapte. Il réagit aux saisons, aux pratiques agricoles, aux dynamiques sociales et économiques et aux enjeux environnementaux qui redéfinissent continuellement notre rapport au territoire. Rien n'y est figé. Chaque regard posé aujourd'hui révèle un état transitoire, une rencontre entre ce qui a été, ce qui est et ce qui advient.

C'est cette tension fertile, entre permanence et transformation, qui donne toute sa richesse au paysage. Il est façonné à la fois par les forces naturelles et par l'action humaine.

L'atlas du paysage que nous vous présentons s'inscrit dans cette compréhension élargie. Il ne cherche pas seulement à documenter les paysages remarquables, mais à révéler la richesse et la diversité de l'ensemble du territoire — des lieux emblématiques aux paysages du quotidien, ceux que nous habitons sans toujours les nommer.

Cet outil nous invite à regarder autrement. À reconnaître la valeur de ce qui nous entoure. À mieux comprendre les dynamiques en cours et les transformations à venir.

Dans un contexte marqué par les changements climatiques, la préservation de la biodiversité et l'évolution des usages, le paysage devient un levier stratégique. Il nous permet d'orienter nos décisions, d'améliorer la qualité de vie de nos communautés et de construire un territoire à la fois résilient et cohérent.

Cet atlas est aussi une invitation à la responsabilité collective. Car le paysage n'appartient pas uniquement aux experts ou aux institutions. Il est l'affaire de toutes et de tous. Il se construit dans les gestes du quotidien, dans les choix d'aménagement, dans les projets que nous portons ensemble. En prenant conscience de sa valeur — à la fois héritée et en devenir — nous pouvons choisir de le préserver, de le mettre en valeur et de le faire évoluer avec sens.

Ainsi, le paysage du Haut-Saint-Laurent continuera d'être ce qu'il a toujours été : un reflet vivant de notre identité, en perpétuel dialogue entre mémoire et avenir.

Yves Métras
Maire de Franklin
Préfet de la MRC du Haut-Saint-Laurent
Mai 2026

Préface



Gérald Domon

Gérald Domon, professeur titulaire retraité de la Faculté de l'aménagement de l'Université de Montréal, est une figure majeure de l'écologie du paysage au Québec. Formé en biologie, en urbanisme et en aménagement du territoire, il s'est spécialisé dans l'analyse des dynamiques des paysages ruraux et des territoires agroforestiers. Au début de sa carrière, il a mené des études à Godmanchester, sur le Yankee Ridge et au Boisé-des-Muir, entre autres. Ses travaux, à la croisée de la recherche et de l'action, ont contribué au développement d'outils de caractérisation des paysages québécois et à la réflexion sur leur protection et leur mise en valeur. Auteur de plus de 220 publications, il a également collaboré étroitement avec de nombreux acteurs municipaux et régionaux, en plus d'occuper la fonction de directeur scientifique de la Chaire en paysage et environnement de l'Université de Montréal.

Au-delà de la dimension esthétique à laquelle on l'associe, le paysage est devenu un véritable atout pour la vitalité et le développement des collectivités.

Par ses qualités et l'émotion qu'il suscite, il contribue à l'attachement et au désir d'enracinement au territoire que portent les individus.

Au plan économique, si le paysage est depuis longtemps une des pierres d'assise de l'industrie récréotouristique, plusieurs études ont montré son influence dans la localisation résidentielle des individus. Au Québec comme ailleurs, les territoires dont la topographie offre des grandes vues donnant sur une végétation diversifiée et naturelle sont particulièrement convoités[1].

Au plan patrimonial, étant la résultante des relations passées et présentes des individus avec leur milieu, le paysage est porteur d'éléments qui nous informent des valeurs, des connaissances et des actions menées par les différentes générations qui ont occupé le territoire. Ce faisant, il ajoute à l'intérêt des lieux.

Que l'on vise à les protéger, à les mettre en valeur ou à développer certaines de leurs caractéristiques, toute intervention sur les paysages pose toutefois d'importants défis.

D'une part, les motifs qui amènent les nombreux acteurs privés et publics à s'intéresser et à agir sur le territoire peuvent différer sensiblement. Ainsi, les connaissances et le regard que l'agriculteur porte sur le territoire ne sont pas ceux du villégiateur; ceux du résident de longue date diffèrent de ceux du touriste; l'exploitant forestier et l'ornithologue s'attarderont chacun sur des caractéristiques spécifiques des espaces boisés, etc. Comment dès lors en arriver à faire en sorte que tous puissent accéder à une connaissance et à une lecture commune du territoire ?

Notes

[1] Voir notamment : Jelena Vukomanovic and Barron J. Orr (2014). Landscape Aesthetics and the Scenic Drivers of Amenity Migration in the New West: Naturalness, Visual Scale, and Complexity, Land, pp. 390-413.

Voir aussi l'étude de cas menée sur le territoire d'Havelock : Paquette, S. et Domon, G. (2001). Trends in Rural Landscapes Development and Sociodemographic Recomposition in Southern Quebec (Canada). Landscape and Urban Planning. (Elsevier) Vol. 55 : 215-238.

D'autre part, on a pu, par le passé, entretenir l'idée qu'à certaines époques des paysages, les paysages agricoles notamment, soient demeurés longtemps inchangés, étant en quelque sorte figés dans le temps. Or, on sait aujourd'hui que dans le Haut-Saint-Laurent comme ailleurs, ils se sont constamment transformés, et ce, au gré de l'évolution des valeurs, des connaissances, des outils et des techniques disponibles. Comment alors considérer l'ampleur des transformations en cours ou projetées en regard de la trame historique du territoire ?

C'est précisément ces deux questions qui sont à la base des atlas de paysage. Amorcés en Europe dans les années 1990 puis répandus dans la foulée de l'adoption de la Convention européenne des paysages en 2000, ils ont suscité un réel intérêt ces dernières années au Québec. En apportant une connaissance systématique des différentes facettes du territoire (assise physique, occupation des sols, dynamiques territoriales), ils viennent répondre au désir de mieux le connaître et le comprendre. Certes, la masse d'informations qui en résulte est imposante, mais, dès les premiers atlas réalisés, les auteurs ont misé sur l'abondance des illustrations et sur le soin apporté à la présentation pour s'assurer de leur appropriation par le grand public et les responsables de l'aménagement.

Ce type d'atlas devient particulièrement pertinent lorsqu'il s'agit de territoires dont la valeur est notable et démontrée. Sur ce plan, les travaux menés, à compter du milieu des années 1980, par l'équipe Haut-Saint-Laurent écologie et aménagement dirigée par feu André Bouchard ont permis de bien saisir tout l'intérêt, notamment aux plans écologique et historique, du territoire de cette municipalité régionale de comté : grande diversité des écosystèmes en lien avec l'assise géologique et géomorphologique, richesse du patrimoine écologique, potentiel et diversité des peuplements forestiers, dynamisme de l'agriculture, etc.

Les cinq volumes qui composent l'ouvrage *Paysages haut-laurentiens* qui nous est présenté invitent à découvrir un autre volet de l'intérêt du Haut-Saint-Laurent, celui de ses paysages. Il démontre avec conviction que ce territoire recèle des paysages culturels uniques à l'échelle du Québec. En présence d'un socle géologique et géomorphologique comportant plusieurs particularités, les collectivités qui, à l'instar des Iroquoiens, ont choisi de s'y implanter, ont développé par leurs savoir-faire, des patrons d'occupation, des paysages et des milieux de vie à la fois originaux et de grande qualité. Situé quelque peu à l'écart sur le territoire québécois et longtemps méconnu, le Haut-Saint-Laurent peut se réjouir d'avoir su maintenir ses traits distinctifs.

L'atlas des paysages du Haut-Saint-Laurent est imposant par la richesse des informations qu'il présente; une richesse qui résulte de la vaste érudition de ses auteurs. Celle-ci n'est toutefois pas la seule à contribuer à la qualité du produit final. L'émotion suscitée par le territoire et la réelle affection des auteurs pour ce dernier traversent effectivement les textes et les nombreuses illustrations de chacun des cinq volumes, ajoutant ainsi sensiblement au plaisir de les parcourir.

Indubitablement, cet atlas présente les connaissances, les outils et les pistes d'action pour qu'émergent et soient mises en place des visions partagées pour ce territoire. Il est ainsi appelé à constituer une base incontournable pour que ses paysages puissent continuer à faire du Haut-Saint-Laurent le territoire unique qu'il est et a toujours été.

Gérald Domon
Avril 2026

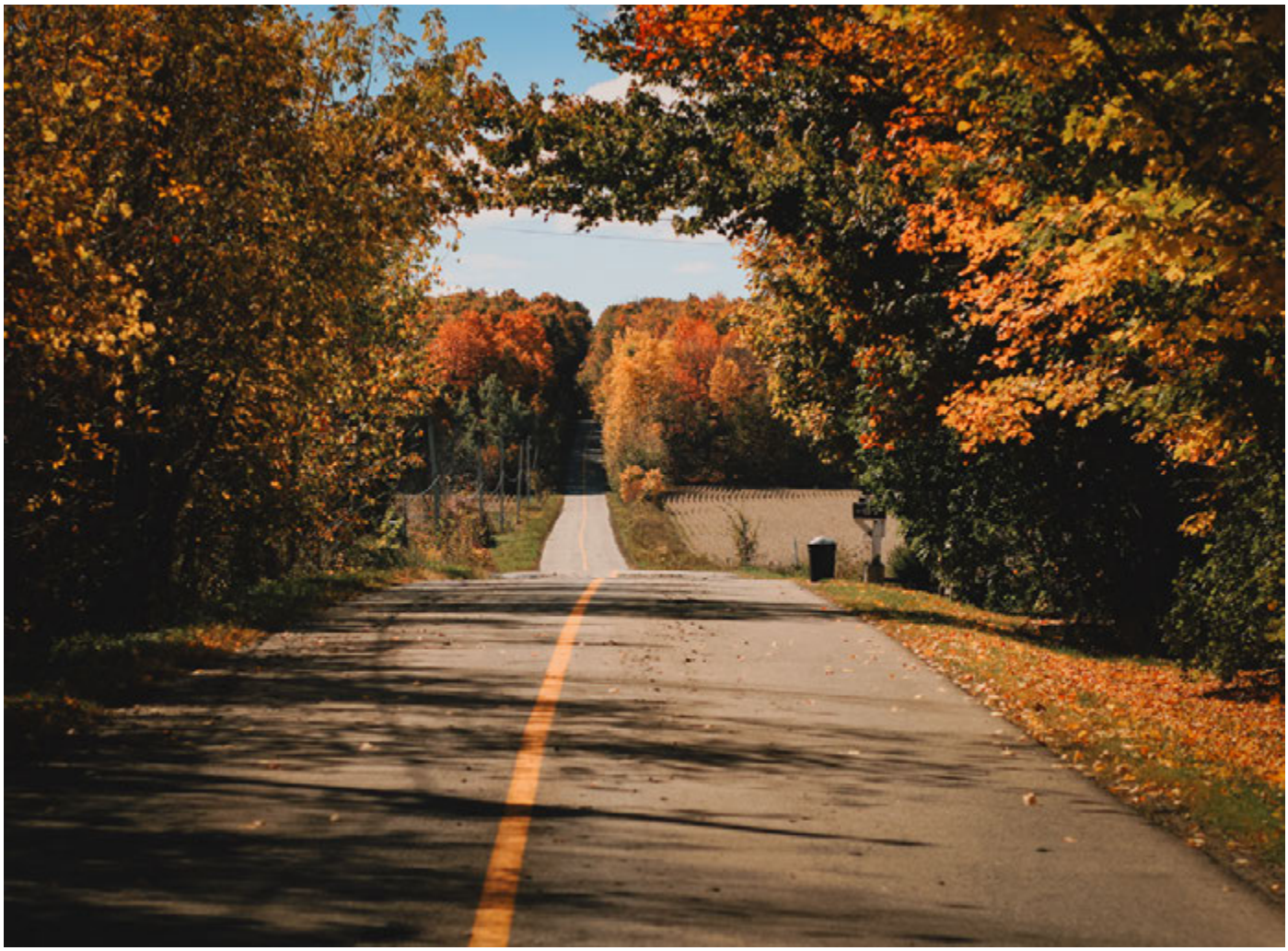
Avant-propos

Paysages haut-laurentiens : un carrefour d'influences

La MRC du Haut-Saint-Laurent occupe un territoire frontière aux confins de la Montérégie, à la confluence de nombreuses zones d'influence. Tant ses espaces paysagers que culturels reflètent cette réalité : il s'agit d'un carrefour hydrographique, d'un point de rencontre géologique et d'un lieu d'implantation pluriculturelle.

Les paysages du Haut-Saint-Laurent parlent de temps anciens. Les crêtes de la région, qui courent du sud-ouest vers le nord-est, ont abrité les plus anciens villages en terre québécoise connus à ce jour. Des sites d'établissements permanents de peuples iroquoiens du 12e au 15e siècle ont été mis à jour à Saint-Anicet et à Godmanchester. De nos jours, les Kanien'kehà:ka habitent le territoire depuis plusieurs siècles et le fréquentent depuis plus longtemps encore. La communauté d'Ahkwesáhsne, formée ici de Kaná:takon et Tsi Snaíhne, abrite des milliers de membres de cette Nation. Leurs traditions culturelles (pensons au pow-wow) et leur manière d'habiter le territoire teintent fortement le paysage culturel du Haut-Saint-Laurent. La toponymie de langue kanien'kéha, fort présente, mériterait encore davantage d'attention afin de bien saisir l'importance de l'occupation du territoire et mieux comprendre la profondeur historique du paysage.

Le paysage haut-laurentien raconte aussi l'histoire de la mise en frontières, des guerres coloniales, de l'incertitude, puis de l'avènement des cantons, dont les premiers ont été arpentés dès 1790. De nouveaux arrivants de toutes les îles britanniques ont défriché le territoire et fondé les hameaux et villages qui ponctuent encore le paysage. L'histoire de l'immense seigneurie de



↑ Image 1-001

Effets de tunnels dans la végétation automnale sur les drumlinoïdes de Très-Saint-Sacrement



← Image 1-002

Embouchure de la rivière La Guerre sur le lac Saint-François, à Saint-Anicet

Beauharnois, dont plusieurs parties ont alterné entre le régime seigneurial et cantonal, a cela d'intéressant qu'elle a uniformisé le caractère à la base anglo-protestant du Sud-ouest montérégien. Si l'Estrie a ses Cantons-de-l'Est, alors la Montérégie a bel et bien ses Cantons-du-Sud-Ouest, dont une bonne partie se retrouve dans la MRC du Haut-Saint-Laurent. Le caractère biculturel se fait bien sentir dans les petites villes de la MRC, où les chapelles protestantes côtoient les églises catholiques.

Les paysages du Haut-Saint-Laurent racontent aussi le récit d'une aventure industrieuse, depuis les moulins qui ont pris racine sur les ruisseaux et rivières qui coulent vers le fleuve jusqu'aux petits ports commerçants devenus plaisanciers. Des lieux comme Kensington, Rockburn, Dewittville ou Port Lewis en portent encore les traces. La vélocité des cours d'eau a alimenté les manufactures et filatures de Huntingdon et Ormstown. Le terroir agricole a alimenté les meuneries de Saint-Chrysostome et les beurreries d'Athelstan. La pomme aurait même fait son apparition commerciale sur les contreforts des Adirondacks, à l'ombre de Covey Hill. Aujourd'hui, le paysage pomicole de cette colline est l'un des plus saisissants de tout le Québec. Puis, dans un autre univers, celui des crêtes morainiques et des eskers qui sillonnent le territoire du sud-ouest vers le nord-est et perpendiculairement, l'exploitation des généreux sables et graviers a aussi contribué à forger le paysage de la région. L'industrie régionale a été propulsée par le passage de trois lignes ferroviaires à partir du milieu du 19e siècle; des hameaux et villages de station sont nés.

Autre élément distinctif du paysage haut-laurentien, le fleuve Saint-Laurent prend dans la MRC un visage singulier. Après avoir difficilement traversé l'avant-scène du Bouclier canadien entre Kingston et Cornwall, formant les Mille-Îles/*Thousand Islands*, le voici qui se dilate au contact de la haute plaine montérégienne. Cette dernière n'est cependant pas uniforme : lors des derniers retraits glaciaires, il y a plus de 9 millénaires, les glaces et les eaux ont contribué à laisser sur place des centaines de monticules de débris, dont du till. Ces monticules façonnent tout le littoral du lac Saint-François, en créant des îlots, des pointes et des isthmes (tombolos) qui les relient en formant des anses. Ces lieux font depuis la fin du 19e siècle le bonheur des villégiateurs, qui y ont érigé des communautés estivales et aménagé des canaux. Le Haut-Saint-Laurent est encore aujourd'hui le territoire le plus prisé par la villégiature de tout le Sud québécois.

Du côté des champs, la géographie complexe du Haut-Saint-Laurent se matérialise par un paysage agricole ponctué de monticules et buttes boisés. La plaine haut-laurentienne est tachetée. Dans cet environnement, le fleuve s'immisce dans toutes les échancrures du relief et crée de larges et tranquilles milieux humides à fleur d'eau. Le lac Saint-François est reconnu et protégé pour son avifaune et ses essences végétales rares. Plus on s'éloigne des anciens littoraux des lacs postglaciaires, vers l'aval Beauharnois, plus l'ancien lit marin argileux devient profond. Les paysages de plaine du nord-est de la MRC sont donc plus homogènes. Les rivières, dont la Châteauguay, ravinent l'argile en la drainant vers le fleuve. Le domaine agricole de ce secteur du Haut-Saint-Laurent est prospère. Howick et Sainte-Barbe sont implantés dans ce paysage très montérégien. Aux environs des hameaux de Saint-Pierre ou de Rivière-La Guerre, la plaine prend un troisième visage : elle est bosselée, certes, mais les cuvettes entre les monticules sont occupées par des matières organiques, de véritables tourbières à l'origine des paysages de terres noires si typiques du Sud-ouest montérégien. Ces milieux humides riches en nutriments ont souvent été drainés pour accueillir des cultures maraîchères. Les anciens de la région appellent les tourbières qui n'ont pas été mises en culture des Teafields, reflet de leur usage et de leur paysage où l'on ferait la cueillette du thé du Labrador, et où des soldats en bivouac après une malchance, au 19e siècle, se seraient promis de prendre le thé.

À ces paysages culturels diversifiés s'ajoute un contexte encore une fois unique au Québec. La position de la MRC à l'extrémité sud de la province lui confère un climat plus clément que partout ailleurs. Nous sommes ici, dans le Haut-Saint-Laurent, à la limite nordique de distribution géographique de nombreuses espèces fauniques et floristiques. La réserve écologique du Boisé-des-Muir, par exemple, présenterait un écosystème forestier pratiquement intact depuis la période coloniale. Le pin rigide peut aussi être remarqué en quelques lieux, et on lui a consacré une réserve.

La rencontre paysagère la plus saisissante est sans doute géologique. Ici, les débris glaciaires et les rémanences du Bouclier canadien s'égrènent sur les argiles des basses-terres du Saint-Laurent dans un grand mouvement vers le nord-est ou le sud-ouest. De la même manière, les massifs cristallins des Adirondacks font une brève incursion en territoire québécois. Covey Hill culmine à 340 mètres. Par temps clair, il est aisé d'apercevoir la silhouette de Montréal, aux confins de la plaine, depuis les hauteurs. Dans le Haut-Saint-Laurent, la Montérégie n'est ni trop plaine, ni trop plane.

Il ne s'agit ici que d'une entrée en matière. L'exercice de caractérisation des paysages sur le territoire permettra un arrimage avec le schéma d'aménagement tout en allant plus loin dans l'analyse des spécificités locales. Il s'agira d'un croisement entre les réalités paysagères d'aujourd'hui et l'essence même des paysages. Au moment d'actualiser les différents outils de planification territoriale, il est important de faire de ces paysages des projets collectifs à l'image du dynamisme actuel de la région. La transposition de la connaissance des réalités paysagères de la MRC dans des outils d'aide à la prise de décision, de diffusion et de sensibilisation, comme un atlas, constitue un pas de plus vers une gestion intégrée et collective du territoire.



↑ Image 1-003

La chapelle Zion de la localité de Geraldine, sur la Covey Hill



↑ Image 1-004

Pentes vertigineuses du chemin de Covey Hill

Table des matières

Fascicule 1

1 Décrire les paysages

SECTIONS	
1	Genèse des paysages haut-laurentiens
2	Ensembles, entités paysagères et éléments structurants

2 Explorer les paysages

SECTIONS	
3	Parcourir les paysages, d'hier à aujourd'hui : Récits de traversée des paysages
4	Inventorier les paysages

Fascicule 2

3 Comprendre les paysages

SECTIONS	
5	Comprendre l’évolution des paysages haut-laurentiens
6	Dynamiques paysagères récentes (1985-2025)

4 Valoriser les paysages

SECTIONS	
7	Les paysages haut-laurentiens dans la culture populaire
8	Valorisations paysagères contemporaines

Fascicule 3

5 Cartographier les paysages

SECTIONS	
9	Présentation des familles et entités paysagères
	Remerciements
	Références


LANCASTER
GLENGARRY
LAKE
FRANC
RIVER
Bandet
Curry Hill
Sutherland
Bainsville
Mc Kie Pt.
Mc Killop Pt.
Port Lewis
Lancaster
South Lancaster
The Cairn
Dupuis Pt.
Caissone
Delmont
La Guerre
O'Neil
Maplemore
Butternut I.
Ross I.
Rankin Pt.
Maybank
Coffey
Clyde Corners
Kilbain
Trout River
Whites
Isle of Skye
Dundee Centre
Ste Agnes de Dundee
Beaver
Kensington
Kelso
DUNDEE
HUNTI
PROV. OF ONTARIO
PROV. OF QUEBEC
DOMINION OF CANA



Première section

Genèse des paysages haut-laurentiens

← Image 1-005

Extrait de la carte topographique de Huntingdon, 1908

BAnQ, 0002669797, Domaine public au Canada

A Des paysages hérités de la mer → 19

B Formes paysagères haut-laurentiennes → 27

La compréhension des paysages d'une région se joue d'abord au niveau du socle géographique. La lente mutation géologique du territoire, les fluctuations climatiques, les épisodes glaciaires et divers processus d'érosion ont donné au Haut-Saint-Laurent son visage contemporain. L'humain s'est acclimaté à la région pour s'y établir et y créer un univers paysager singulier en fonction des possibilités qu'offrait le territoire. La disposition des anciens fonds marins, des collines et de l'hydrographie a guidé l'emplacement des noyaux de peuplement et des activités économiques.



A Des paysages hérités de la mer

← Image 1-006

Le contrefort des Adirondacks vu depuis l'ancien fond lacustre de la vallée des Anglais

Il y a 10 000 ans, la majeure partie du territoire haut-laurentien était localisé au fond de la mer de Champlain. La mer a envahi les actuelles basses-terres du Saint-Laurent en raison de la migration de la calotte glaciaire vers le nord. Sous le poids des glaciers, la croûte terrestre s'est graduellement affaissée, et les eaux de l'Atlantique ont envahi le territoire pour se mêler à celles, douces, des lacs glaciaires.

IL Y A 10 000 ANS, LA MER

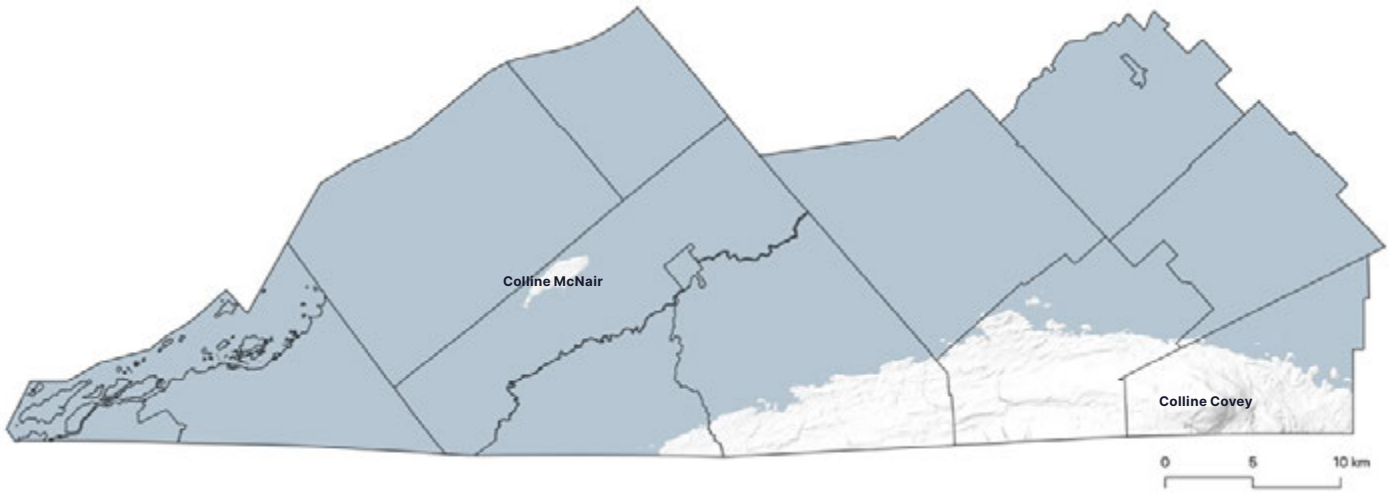
Pendant des milliers d'années, la mer a déposé une épaisse couche de sédiments et d'argiles sur son lit. Dans l'actuel Haut-Saint-Laurent, le pied des Adirondacks émerge en véritable côte continentale. Les rebords désolés du piémont sont occupés par des plages froides et inhospitalières. On présume aussi que le sommet de la colline McNair forme une île isolée.

Aux abords de ce paysage maritime, sur l'actuel Bouclier canadien et sur les contreforts des hauts pays des Adirondacks, on trouve une végétation de toundra arbustive. Le relief ressemblerait à celui qui jouxte actuellement les côtes de la baie d'Hudson. Cette toundra vit la fin de ses jours. Le climat se réchauffe un peu, et des pessières à épinette commencent à apparaître (Brouillette et coll., 2012).



Image 1-007 ↑

Descente de Covey Hill; du haut de ce point de vue, un immense lac s'étendait



Carte 1-001 ↑

Mer de Champlain, 10000 BP

IL Y A 9 800 ANS, FORMATION DES CRÊTES

Il y a 9 800 ans, la calotte glaciaire est rendue à plusieurs centaines de kilomètres au nord de l'actuelle MRC du Haut-Saint-Laurent. L'influence du poids des glaces s'estompe, et la croûte terrestre se redresse. Le processus d'exondation de la mer de Champlain est entamé. Un lac postglaciaire succédera à la mer de Champlain : le lac de Lampsilis, dont le nom évoque une espèce de moule d'eau douce retrouvée en quantité dans les sols de la plaine du Saint-Laurent, et dont la présence est révélatrice du passage de la mer salée vers un lac. L'essentiel des basses-terres du Saint-Laurent est encore sous l'eau, mais l'actuel Haut-Saint-Laurent se démarque dans le sud québécois. L'ensemble du plateau des Adirondacks, de ses piémonts et du Rocher (Blueberry Rock) a émergé. L'île formée par la colline McNair s'est agrandie; le Ridge se forme autour des dépôts d'origine glaciaire. Les eskers de Beaver Crossing et de Cazaville agissent comme des brise-lames et favorisent l'accumulation de matériaux divers par le ressac. La vallée de la Châteauguay et de la Trout est un mince bras lacustre. L'émergence hâtive des terres haut-laurentiennes dans le contexte du sud québécois explique sans doute la présence ancienne de peuplements humains, particulièrement dans le secteur du Ridge.

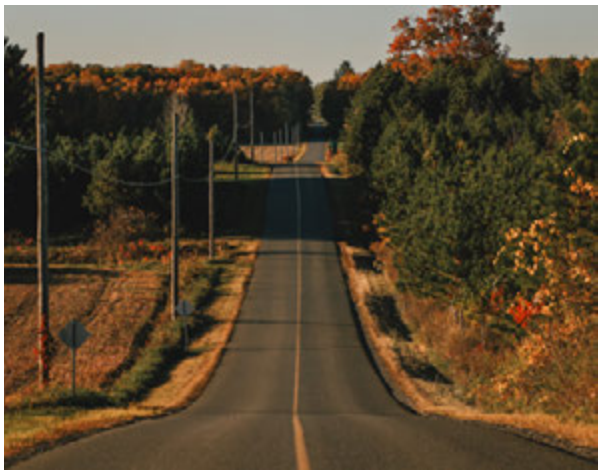
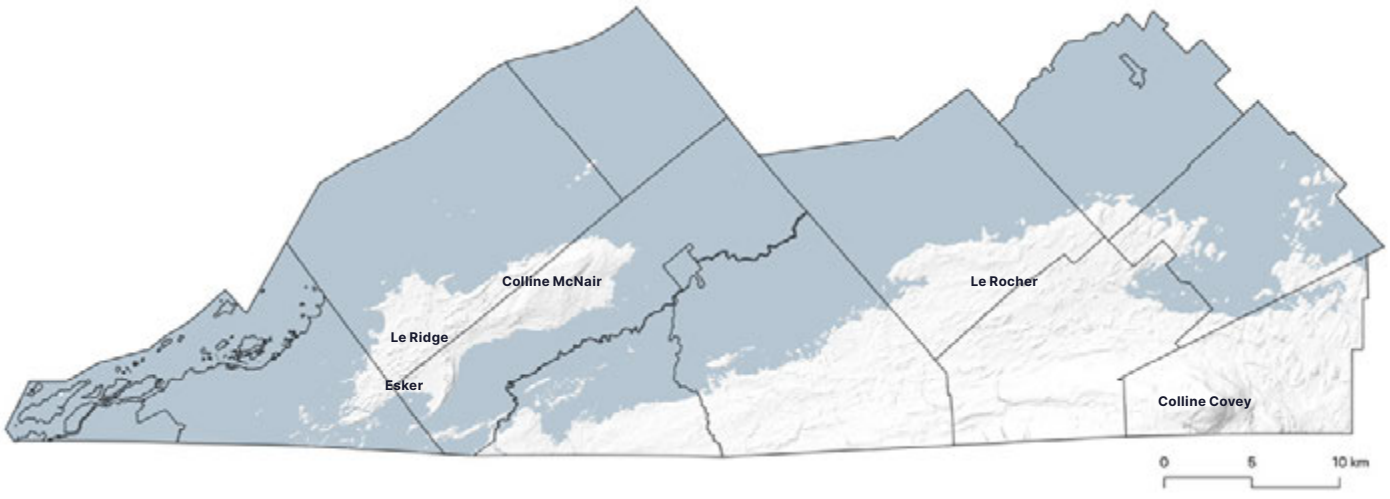


Image 1-008 ↑

Le relief vallonné du secteur du Ridge



Carte 1-002 ↑

Lac de Lampsilis, stade Rigaud, 9800 BP

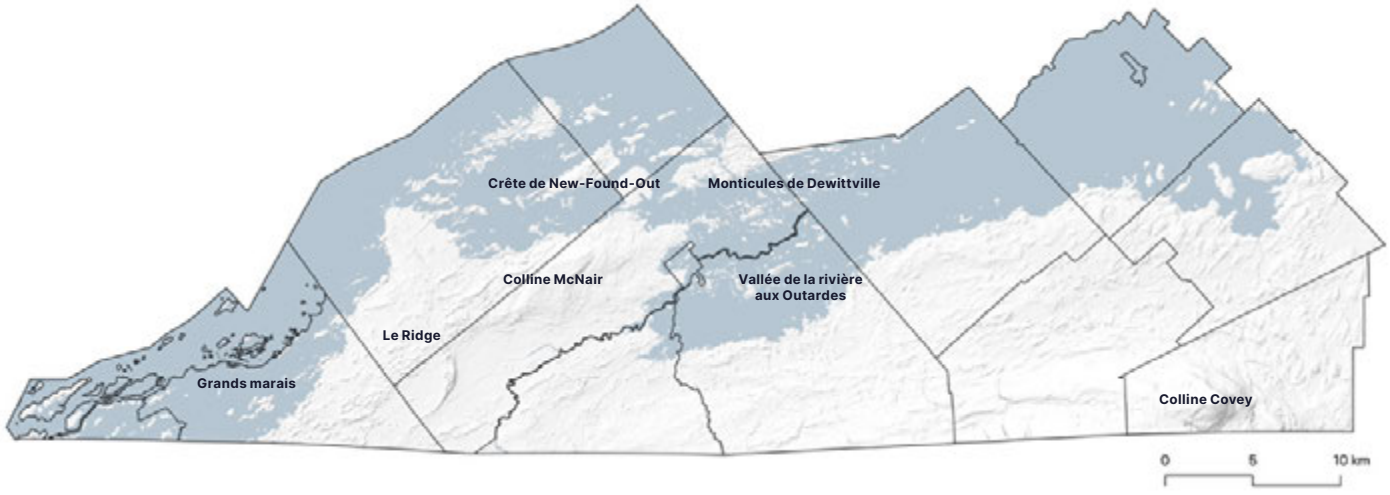
IL Y A 9 000 ANS, FAÇONNEMENT DES MONTICULES

Il y a 9 000 ans, la transition vers le lac de Lampsilis et son retrait sont bien entamés. À cette époque, le plateau des Adirondacks et le sommet de plusieurs crêtes morainiques sont déjà exondés. Le Ridge et les plateaux forestiers de l'est de l'actuelle MRC ne forment plus qu'une seule terre. Près de l'actuel site de Huntingdon, la vallée de la rivière aux Outardes est, en ces temps, une vaste baie. La côte du protolac Saint-François suit la terrasse en relief qui est toujours perceptible aujourd'hui. Les grands marais et marécages qui caractérisent aujourd'hui la côte de Dundee sont encore immergés. Toutefois, les monticules et buttes d'origine glaciaire commencent à façonner le paysage d'archipels qui marque aujourd'hui le territoire.



Image 1-009 ↑

Monticule près du lieu-dit de New Erin

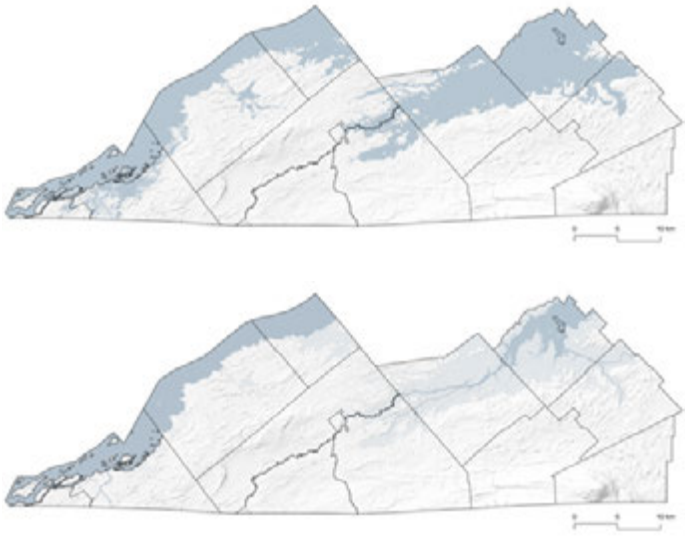


Carte 1-003 ↑

Lac de Lampsilis, stade de Montréal, 9000 BP

IL Y A 8 500 ANS, ÉMERGENCE DES FORMES PAYSAGÈRES CONTEMPORAINES

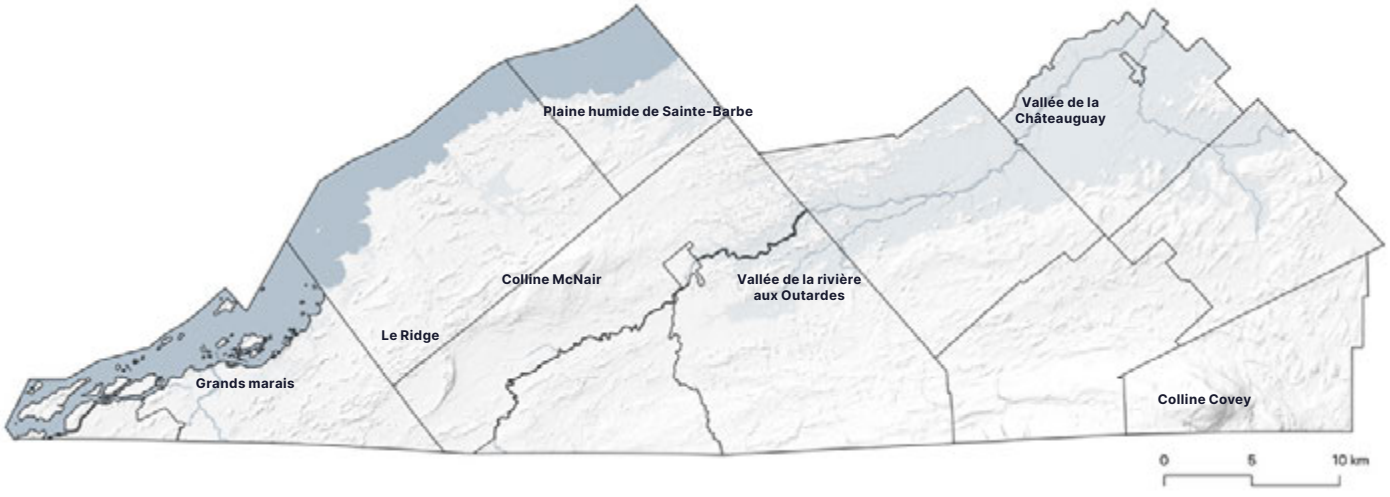
À un stade intermédiaire, il y a 8 500 ans, le lac de Lampsilis recouvre toutes les terres dont l'altitude est inférieure à 31 mètres. Ce stade est important pour les paysages de la grande région de Montréal. C'est durant ces quelques siècles que les grandes terrasses de la région métropolitaine se forment : la terrasse de Carignan, sur la Rive-Sud, et le Grand coteau ou Grande terrasse, sur la Rive-Nord. Toutefois, dans l'actuel Haut-Saint-Laurent, le territoire est enfin dégagé des eaux. À cette époque, les plaines de la vallée de la Châteauguay, à leur extrémité nord, sont constituées de plages et de dunes accumulées autant par l'action d'érosion côtière du lac, que les dépôts fournis abondamment par les rivières qui dévalent les plaines du sud (Châteauguay, des Anglais, Saint-Louis, etc.), que de l'action des vents qui forment le relief légèrement vallonné que l'on connaît aujourd'hui. Les rivières de la plaine haut-laurentienne sont larges, et de nombreux ruisseaux affluents contribuent à sculpter les bancs de sable et les autres dépôts marins. On observe cette caractéristique entre les monticules de la région de Dewittville, où les modèles de terrain permettent aisément d'apercevoir un foisonnement d'anciens lits de cours d'eau.



Carte 1-004 ↑

Stades intermédiaires sélectionnés (47 m et 50 m), 9 000 à 8 500 BP

Les schémas illustrent le processus de formation des petits chenaux entre les monticules et des ravinements de la rivière Châteaugay



Carte 1-005 ↑

Lac de Lampsilis, stade de Montréal, 8 500 BP

IL Y A 8 000 ANS ET DURANT TROIS MILLÉNAIRES, FORÊT SUBARCTIQUE ET FORMATION DES TOURBIÈRES

Les premiers paysages forestiers de l'actuelle MRC du Haut-Saint-Laurent s'implantent, et sont dominés par les conifères. On retrouve, partout dans la MRC, en rive du lac Saint-François, des sapinières à bouleau blanc aujourd'hui caractéristiques d'environnements beaucoup plus nordiques. Ce type de forêts subarctiques reste en place jusqu'au 7e millénaire (années 6 000) précédant notre ère (Brouillette et coll., 2012).

Il y a 5 000 ans, le paysage haut-laurentien a déjà un visage similaire à celui d'aujourd'hui. La région est totalement exondée, et la végétation prospère. Au nord de l'actuelle MRC, à partir de Châteauguay, le lac de Lampsilis continue de se vider, au moyen de l'estuaire fluvial du Saint-Laurent, vers l'Atlantique. L'assèchement du territoire crée les conditions propices au dépôt de matières organiques et à la formation de tourbières. Certains de ces bras se refermeront par un processus de végétalisation qui emprisonnera les eaux, et formera les grandes tourbières que l'on connaît aujourd'hui dans les secteurs de Saint-Anicet et de Sainte-Barbe. Entre les buttes (drumlinoïdes) de Saint-Chrysostome, de Sainte-Clotilde et de Saint-Rémi, des poches d'eau lacustre emprisonnées connaissent la même destinée. Les argiles exposées de la plaine de la Châteauguay se ravinent sous l'effet de millénaires d'érosion hydrique. Les bancs de sable accumulés en raison des barricades des eskers, particulièrement dans le secteur de Cazaville, forment désormais des dunes sur lesquelles viennent s'implanter des angiospermes, particulièrement des pins.



Image 1-010 ↑

Forêt subarctique québécoise

Ajavon, 2014, Tous droits réservés



Image 1-011 ↑

Réserve écologique du Pin-Rigide, Saint-Chrysostome

IL Y A 3 000 ANS, LES ÉRABLIÈRES

Il y a plus de 3 000 ans, les érablières caractéristiques des basses-terres du Saint-Laurent sont en pleine expansion dans la région. La forêt climacique contemporaine s'installe. Les conditions sont en place pour que l'aventure humaine puisse fleurir en terre haut-laurentienne. Cette épopée sera relevée dans les prochains chapitres.



Image 1-012 ↑

Dans une érablière de la colline McNair



B Formes paysagères haut-laurentiennes

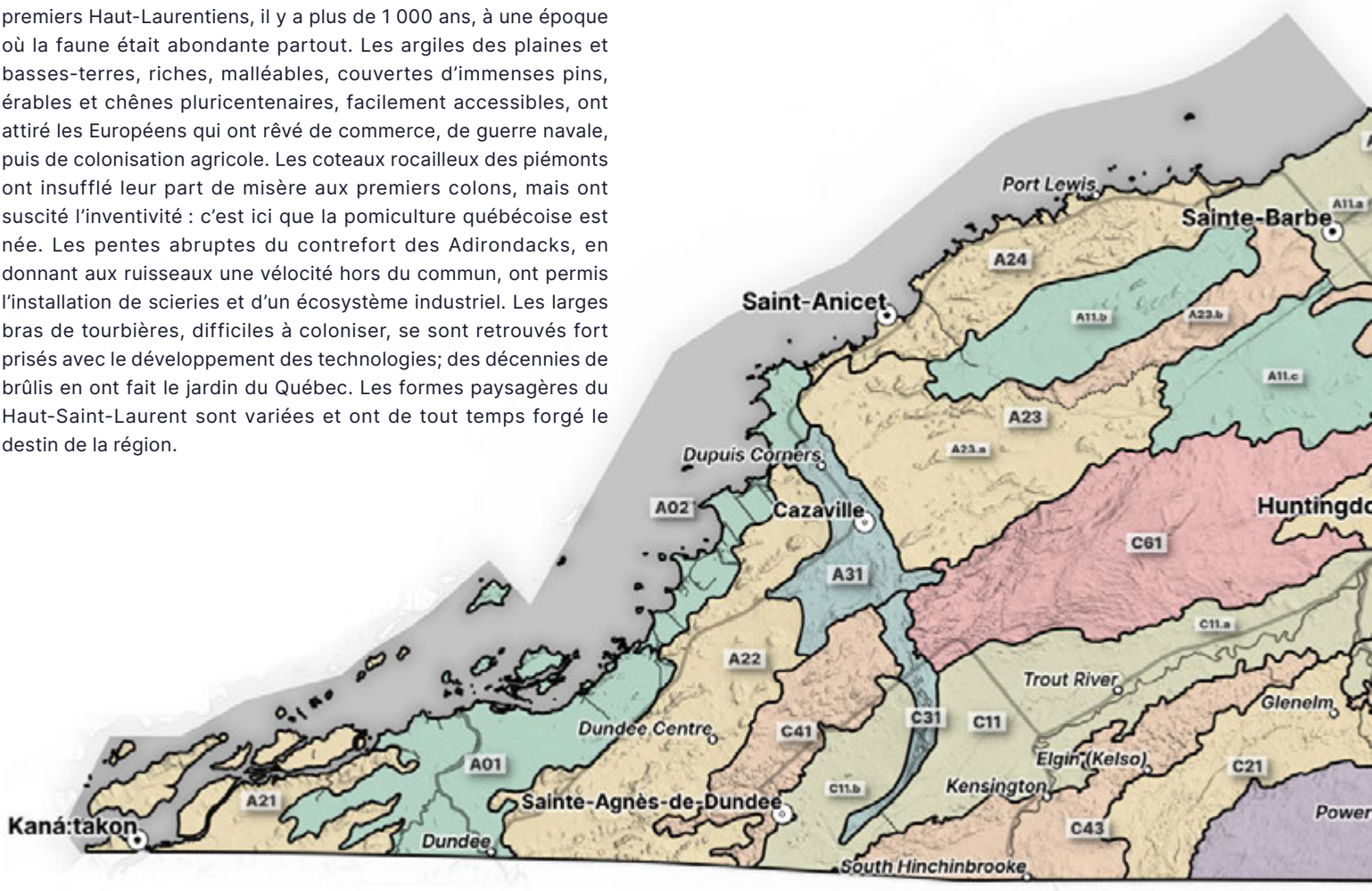
← Image 1-013

Le contrefort des Adirondacks vu depuis l'ancien fond lacustre de la vallée des Anglais

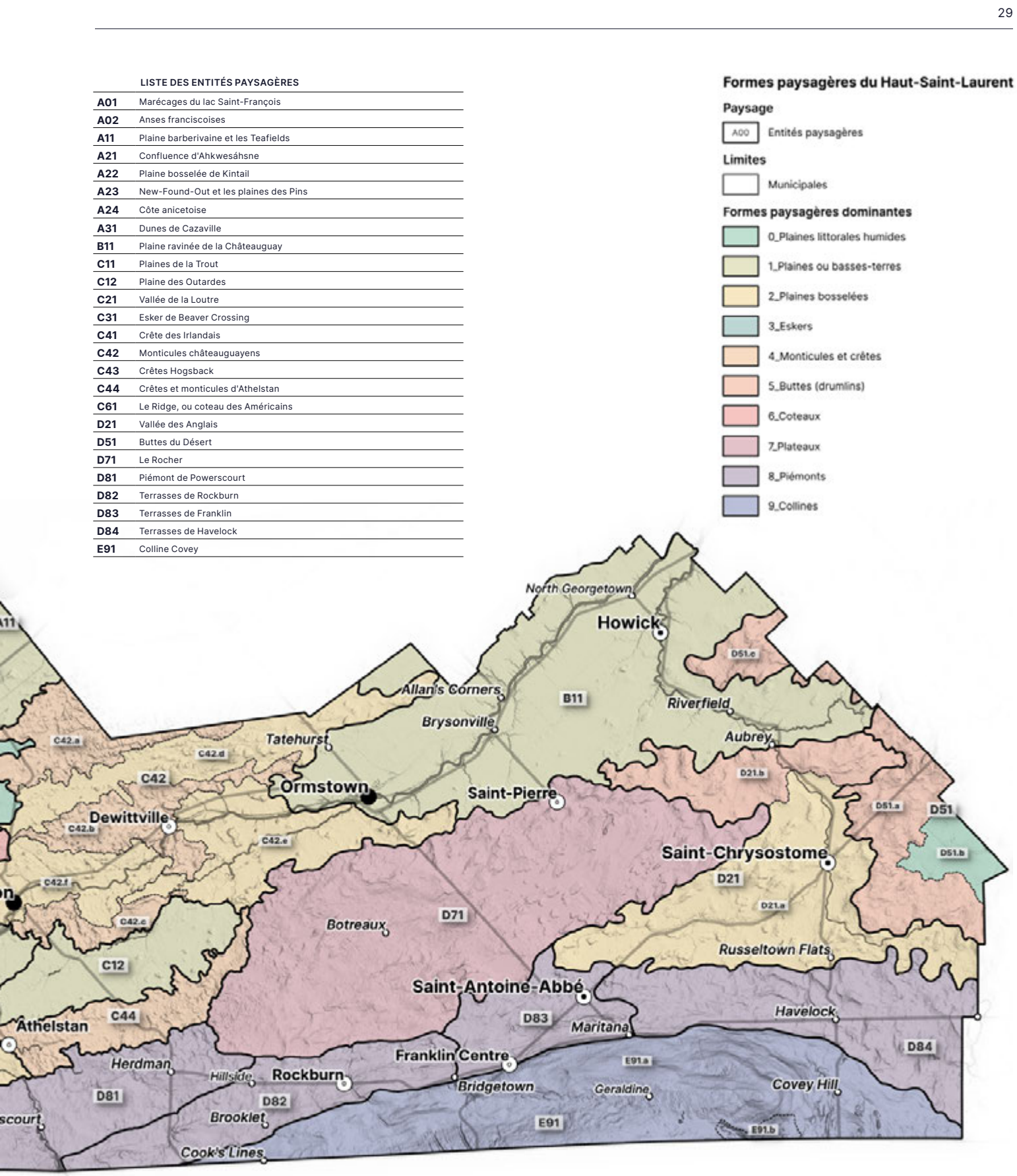
Les planches qui suivent présentent synthétiquement les formes paysagères les plus communes qui contribuent à structurer les entités que l'on retrouve dans la région.

DES FORMES DONT LA VALEUR A FLUCTUÉ EN FONCTION DES ÉPOQUES

Les formes que le passage des glaciers, leur retrait, leur fonte, l'inondation marine, puis l'exondation suivie de siècles d'érosion ont façonnées sont toujours perceptibles en 2025 et constituent le canevas sur lequel le paysage s'est organisé. Chacune de ces formes porte en elle les potentiels d'occupation que les groupes d'humains qui ont occupé le territoire ont su mettre au jour. Les hauteurs des crêtes, monticules et buttes ont servi d'abri pour les premiers Haut-Laurentiens, il y a plus de 1 000 ans, à une époque où la faune était abondante partout. Les argiles des plaines et basses-terres, riches, malléables, couvertes d'immenses pins, érables et chênes pluricentenaires, facilement accessibles, ont attiré les Européens qui ont rêvé de commerce, de guerre navale, puis de colonisation agricole. Les coteaux rocailleux des piémonts ont insufflé leur part de misère aux premiers colons, mais ont suscité l'inventivité : c'est ici que la pomiculture québécoise est née. Les pentes abruptes du contrefort des Adirondacks, en donnant aux ruisseaux une vélocité hors du commun, ont permis l'installation de scieries et d'un écosystème industriel. Les larges bras de tourbières, difficiles à coloniser, se sont retrouvés fort prisés avec le développement des technologies; des décennies de brûlis en ont fait le jardin du Québec. Les formes paysagères du Haut-Saint-Laurent sont variées et ont de tout temps forgé le destin de la région.



	LISTE DES ENTITÉS PAYSAGÈRES
A01	Marécages du lac Saint-François
A02	Anses franciscoises
A11	Plaine barberivaine et les Teafields
A21	Confluence d'Ahkwesáhsne
A22	Plaine bosselée de Kintail
A23	New-Found-Out et les plaines des Pins
A24	Côte anicetoise
A31	Dunes de Cazaville
B11	Plaine ravinée de la Châteauguay
C11	Plaines de la Trout
C12	Plaine des Outardes
C21	Vallée de la Loutre
C31	Esker de Beaver Crossing
C41	Crête des Irlandais
C42	Monticules châteauguayens
C43	Crêtes Hogsback
C44	Crêtes et monticules d'Athelstan
C61	Le Ridge, ou coteau des Américains
D21	Vallée des Anglais
D51	Buttes du Désert
D71	Le Rocher
D81	Piémont de Powerscourt
D82	Terrasses de Rockburn
D83	Terrasses de Franklin
D84	Terrasses de Havelock
E91	Colline Covey

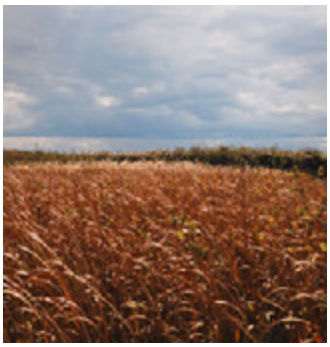


Carte 1-006 ↑

Formes paysagères du Haut-Saint-Laurent

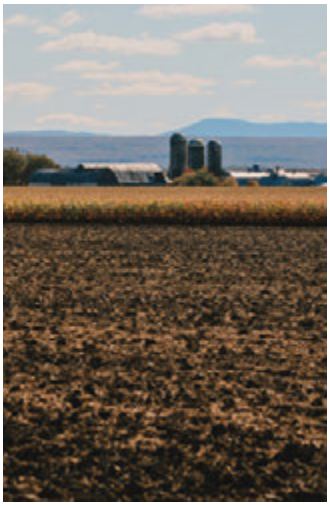
INDEX DES FORMES PAYSAGÈRES

Plaines littorales humides



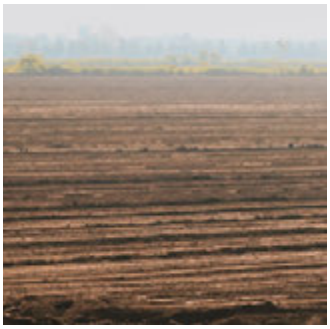
Plaine de débordement du lac Saint-François : paysage plat, formé d'alluvions deltaïques partiellement submergées, ce qui crée une variété de milieux humides : archipels, forêts littorales, marais, marécages.

Plaines ou basses-terres



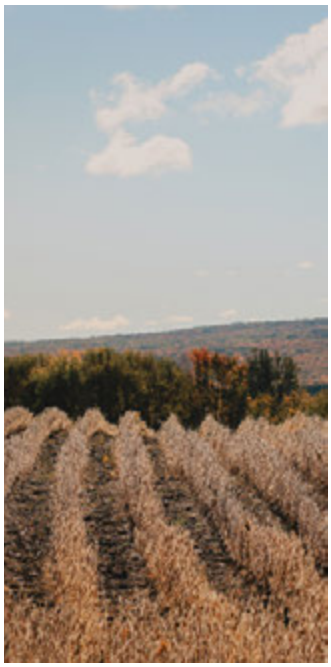
Lit argileux du cœur de l'ancienne mer de Champlain, dont les eaux ont submergé les terres dans la foulée de la remontée des glaciers vers le nord; paysage plat, ouvert, marqué par peu de boisés résiduels du fait qu'il n'y a que très peu de dépôts d'origine glaciaire. Agriculture intensive. Les plaines sont parfois légèrement ravinées en bordure des cours d'eau, ce qui témoigne des processus d'érosion hydrique.

Tourbières et terres noires



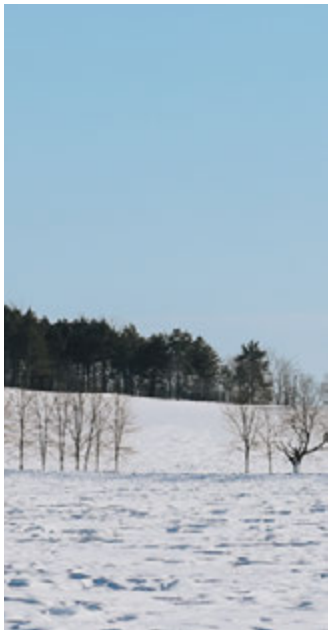
Paysages formés par l'accumulation d'eaux résiduelles des dernières glaciations; les tourbières sont riches en matières organiques et ont été mises en valeur pour l'agriculture. Les deux Teafields demeurent les plus importantes tourbières de la MRC.

Plaines bosselées



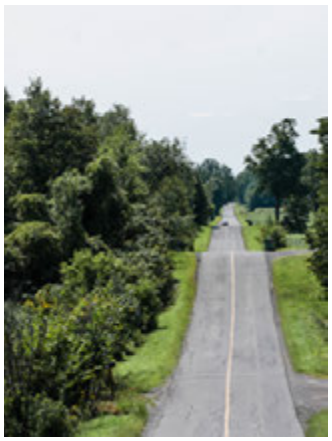
Plaines formées par l'ancien lit de la mer de Champlain, mais davantage marquées par la présence de dépôts morainiques (monticules de till glaciaire) qui parsèment la plaine sans refermer l'horizon visuel. Les monticules (ou bosses) de ces plaines n'ont pu être mis en culture et sont demeurés boisés; on y retrouve souvent des érablières. Les plaines bosselées présentent un littoral bordé de larges anses qui rejoignent des pointes rocheuses; il s'agit en fait de larges tombolos formés par le ressac des eaux, à une époque où les eaux étaient plus étendues.

Eskers



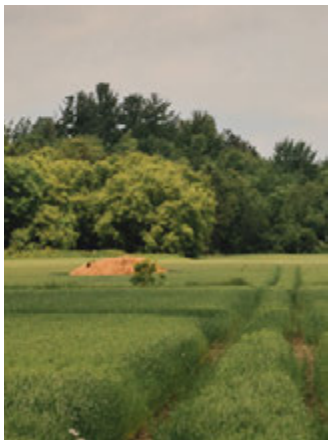
Il existe un esker (longue crête fluvio-glaciaire qui s'est formée dans un tunnel, sous un glacier en mouvement) dans la MRC; au nord, vers Cazaville, il est presque enseveli sous les argiles et limons de la plaine, alors qu'au sud, vers le lieu-dit de Beaver Crossing, son relief vient couper transversalement la vallée de la rivière à la Truite. Les eskers constituent d'importantes ressources en matériaux rocheux, ce qui se traduit par l'omniprésence des carrières et sablières dans le paysage. On retrouve un autre esker potentiel, plus mince, à Elgin.

Monticules et crêtes



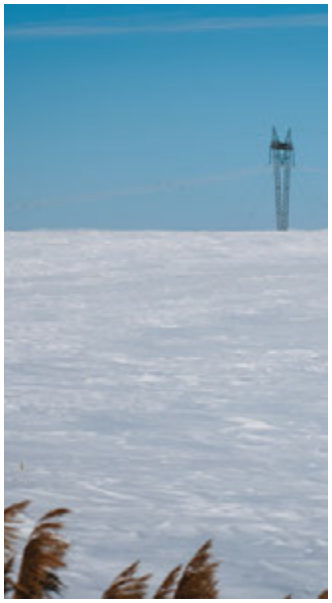
En certains endroits des basses-terres du Saint-Laurent, des concentrations monticules qui forment des crêtes orientées dans l'axe du dernier mouvement de retrait glaciaire (s.-o. — n.-e.); le paysage est ici davantage fermé qu'ouvert, en raison de la profondeur des dépôts qui a rendu l'agriculture impossible; les activités de culture et de pâturage ont néanmoins été développées dans les interstices.

Buttes (drumlinoïdes)



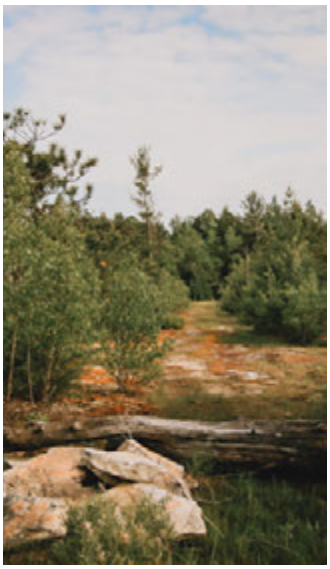
La colline Covey a créé une véritable trainée de drumlinoïdes lors du dernier retrait glaciaire; ainsi, le paysage de l'est de la MRC est fortement marqué par d'innombrables buttes de forme ovoïde, fortement boisées, qui s'alignent vers le nord-est. Ce sont des paysages surtout boisés où l'on retrouve quelques pâturages et écuries, souvent percées d'importantes cuvettes où se concentrent les matières organiques (voir les tourbières).

Coteaux



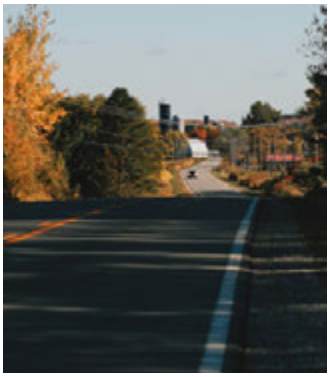
La colline McNair, entourée de ses crêtes (coteau des Américains ou Yankee Ridge, coteau de la Rivière-La Guerre, Back Ridge) forme un paysage à mi-chemin entre la crête monticulaire et la colline, que les habitants nomment un coteau. De manière générale, « coteau » est un terme générique qui désigne le rebord incliné d'une terrasse ou encore une petite côte. Il s'agit ici d'un petit relief bien délimité, dont les rebords sont arrondis. Le seul coteau haut-laurentien est probablement formé d'une résurgence de la croûte terrestre autour de laquelle se sont accumulés des sédiments d'origine glaciaire et marine.

Plateaux



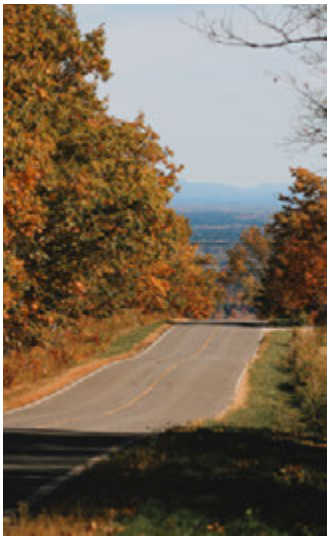
Le Rocher (en anglais, Blueberry Fields ou Blueberry Rock) désigne à la fois un lieu et une réserve naturelle caractérisés par des affleurements de grès; en effet, ici, le relief se calme, dans la prolongation du piémont des Adirondacks. Cette vaste zone se caractérise par un paysage rocheux, parfois humide, dont la végétation est exceptionnelle. Il s'agit d'une avancée irrégulière du paysage postglaciaire du piémont des Adirondacks. Le paysage forestier contemporain est peu marqué par les activités agricoles, hormis l'élevage, en bordure de plateau.

Terrasses (en piémont)



La colline Covey est entourée de terrasses formées par les phases de retrait des mers postglaciaires; bien que le relief soit fortement en pente, on retrouve encore ici les argiles typiques des basses-terres du Saint-Laurent. Les fortes pentes sont propices à la pomiculture. Ces terrasses sont parfois localement appelées des coteaux.

Collines et gouffre



Culminant à environ 340 mètres, la colline Covey est l'extension la plus nordique de l'avant-plateau des Adirondacks, et la seule portion de ces montagnes présente au Canada. Il s'agit d'un relief de large plateau très arrondi aux flancs abrupts. Les montagnes elles-mêmes se trouvent dans le nord de l'État de New York. Tout autour, les cultures de fruits prospèrent. On retrouve aussi sur son sommet une importante tourbière ainsi qu'un gouffre, ou canyon, formé il y a 10 000 ans par le déversement subit d'un lac glaciaire.



FRANCIS
RIVER
HUNGRY BAY
Mc Kie Pt.
Mc Killop Pt.
Port Lewis
Delmont
La Guerre
O'Neil
Maplemore
Coffey
Kelvingrove
Trout River
Whites
Kelso
Kensington
Beith
Powers Court
Athelstan
Hinchinbrook River
Berdman
Huntingdon
Dewittville
Chateauguay River
Outarde River
St. Stanislas de Kostka
Cartier
BEAUHA
CHATE
HINCHINBRO
ELGIN



Deuxième section

Ensembles paysagers et entités

← Image 1-014

Extrait de la carte topographique de Huntingdon, 1908

BAnQ, 0002669797, Domaine public au Canada

A	Cinq grands ensembles paysagers	→	37
B	26 entités paysagères	→	45
C	Éléments structurants du paysage	→	51

Principes directeurs de l'identification des paysages

ENSEMBLES ET ENTITÉS PAYSAGÈRES

Ensemble paysager : portion du paysage régional qui présente une tendance claire, sans toutefois prendre un aspect uniforme ou lisse. L'ensemble possède une histoire, un univers vernaculaire et des enjeux qui lui sont propres et présente un assemblage de formes et reliefs distinctifs. L'entité paysagère représente une unité individuelle liée à la forme ou à l'occupation, et dont l'histoire la rattache à un ensemble.

OCCUPATION DU SOL ET DYNAMIQUES

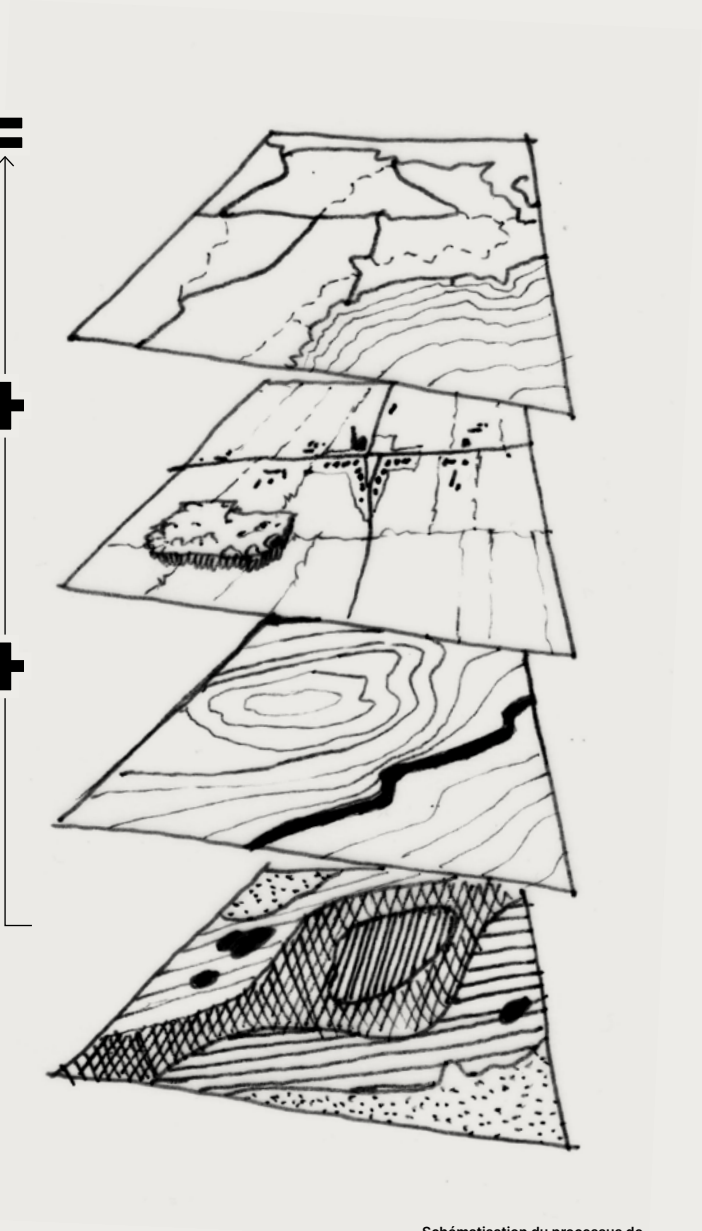
Façon dont les habitants d'une région occupent leur territoire, selon les potentiels déterminés par l'époque, le climat, le sol et le sous-sol. Il s'agit de la manifestation matérielle du paysage, fortement imprégnée de la culture locale (immatérielle), et caractérisée par des relations d'enracinement, de politique, de fréquentation, de consommation. L'évolution diachronique de l'occupation du sol permet de discerner des dynamiques paysagères.

DÉPÔTS DE SURFACE

Partie visible du socle, avant tout constituée de dépôts de surface laissés par les glaciations et submersions. En fonction du climat, la surface abrite une flore et une faune spécifiques. La surface, en relation avec le socle, crée l'univers des possibles paysagers que l'humain, par sa culture, façonnera à son image.

SOCLE : FORMES PAYSAGÈRES

Assise physique du paysage, façonnée selon des processus géologiques longs (plissements, érosion). Le socle géologique détermine le relief et donne sa forme à l'hydrographie d'un paysage. Les grands mouvements ou limites du relief (chaînons, failles, vallées, etc.) créent un canevas de base au paysage. Le cadre écologique de référence du Québec, niveaux 4 et 5, a été considéré.



Schématisation du processus de conception des ensembles paysagers

PROCESSUS D'ANALYSE : PASSER DU CADRE ÉCOLOGIQUE DE RÉFÉRENCE AUX ENTITÉS PAYSAGÈRES

1. Cadre écologique de référence

En analyse paysagère, en l'absence d'un standard du paysage au Québec, il est de plus en plus établi que le cadre écologique de référence (CER) s'avère un outil de facilitation pour la caractérisation. Le CER est une cartographie d'unités territoriales produit sur 7 niveaux qui s'emboîtent, dont les 4 premiers (provinces naturelles, régions naturelles, ensembles physiographiques et districts écologiques) sont déjà produits pour l'ensemble de la province. Les exemples des MRC de Lotbinière (2005; Blais et coll., 2003) et des Maskoutains (2009-2013; Ruiz et coll., 2012) ainsi que l'Atlas des paysages de la CMQ (2016) ont établi la pertinence du CER pour la caractérisation paysagère. En conséquence, le CER vise d'abord à découper des unités spatiales, puis à les décrire. Dans le cadre des études paysagères citées plus haut, le niveau 5 du CER (ensembles topographiques) a été mobilisé. Ces ensembles reposent sur les formes du socle, ce qui les rapproche de l'entité paysagère (la forme oriente l'occupation du territoire, formant ainsi le paysage).

2. Ajustements au CER — la question des vallées

La principale limite du CER en caractérisation paysagère relève de sa nature même de donnée territoriale et géographique : il n'est en effet pas lié à la variable visuelle dans sa composition, contrairement au paysage, dont la caractéristique centrale est d'être perçu, puis compris et approprié par l'observateur (résident ou visiteur). Il est commun qu'une unité du CER utilise un fond de vallée en tant que limite. Or, la vallée est le cas de figure qui illustre le mieux cette limitation : elle constitue un système paysager facilement discernable. Une analyse de profondeur des vallées est donc produite par système d'information géographique (SIG), afin de déceler les vallées significatives. Une sortie sur le terrain sert par la suite à valider les contours des entités paysagères et la pertinence de les fusionner ou de les conserver pour des fins d'analyse.



A Cinq grands ensembles paysagers

← Image 1-015

Les grands ensembles paysagers se côtoient aux environs de Havelock

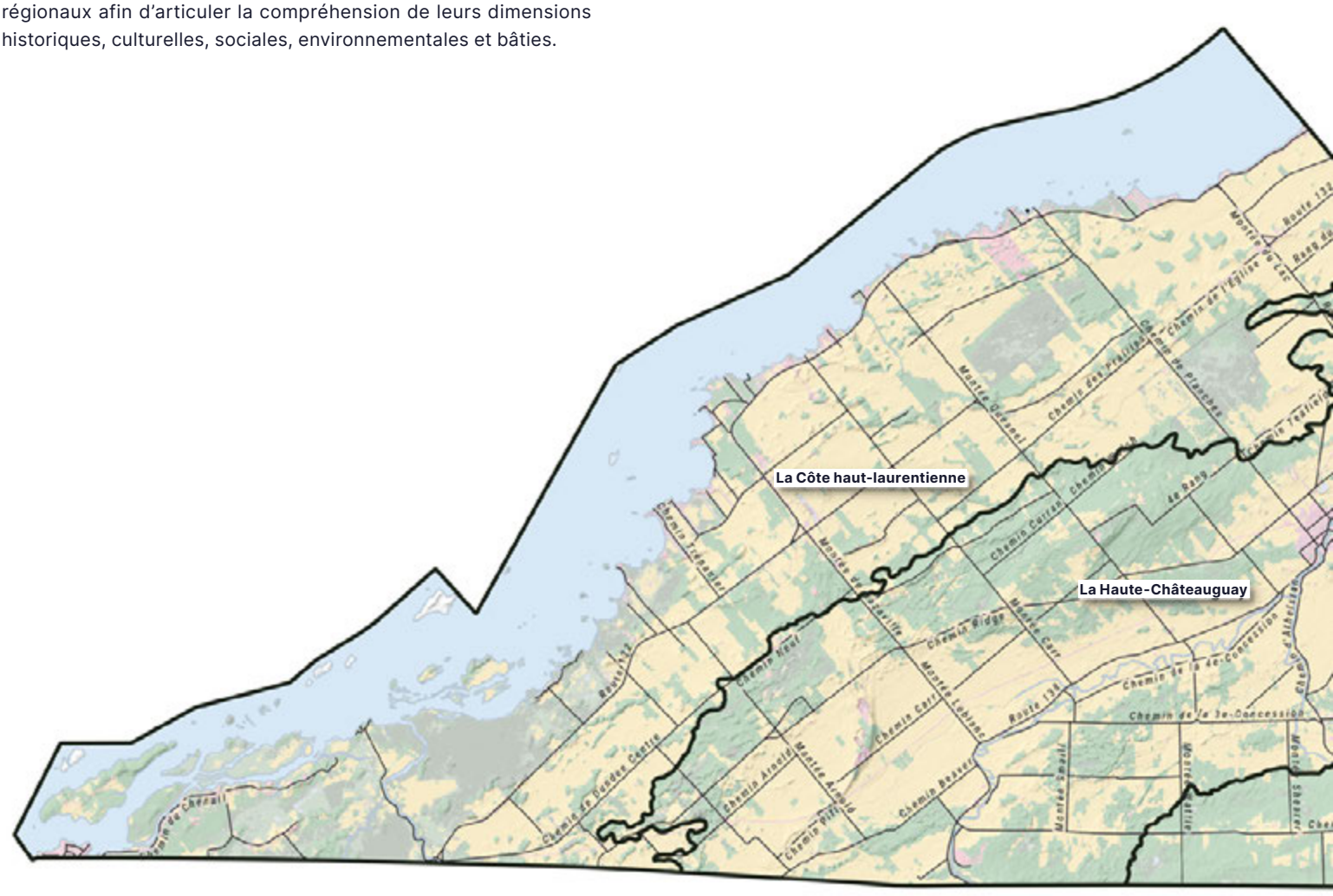
La combinaison entre les formes paysagères haut-laurentiennes et l'occupation humaine, tant historique que courante, rend possible de distinguer cinq grands ensembles paysagers dans la région. Le standard paysage français définit l'ensemble paysager comme étant « [...] observé à l'échelle d'un territoire régional. Il est issu de l'association de quelques unités paysagères dont les caractéristiques géomorphologiques, écologiques, d'occupation du sol et de perception des habitants et des acteurs sont cohérentes à l'échelle dézoomée du territoire régional[1]. » Il s'agit donc en somme d'un ensemble cohérent discernable comme un motif d'occupation du territoire, c'est-à-dire une manière dont les formes du relief et la manière d'habiter un territoire se mêlent pour créer des formes uniques.

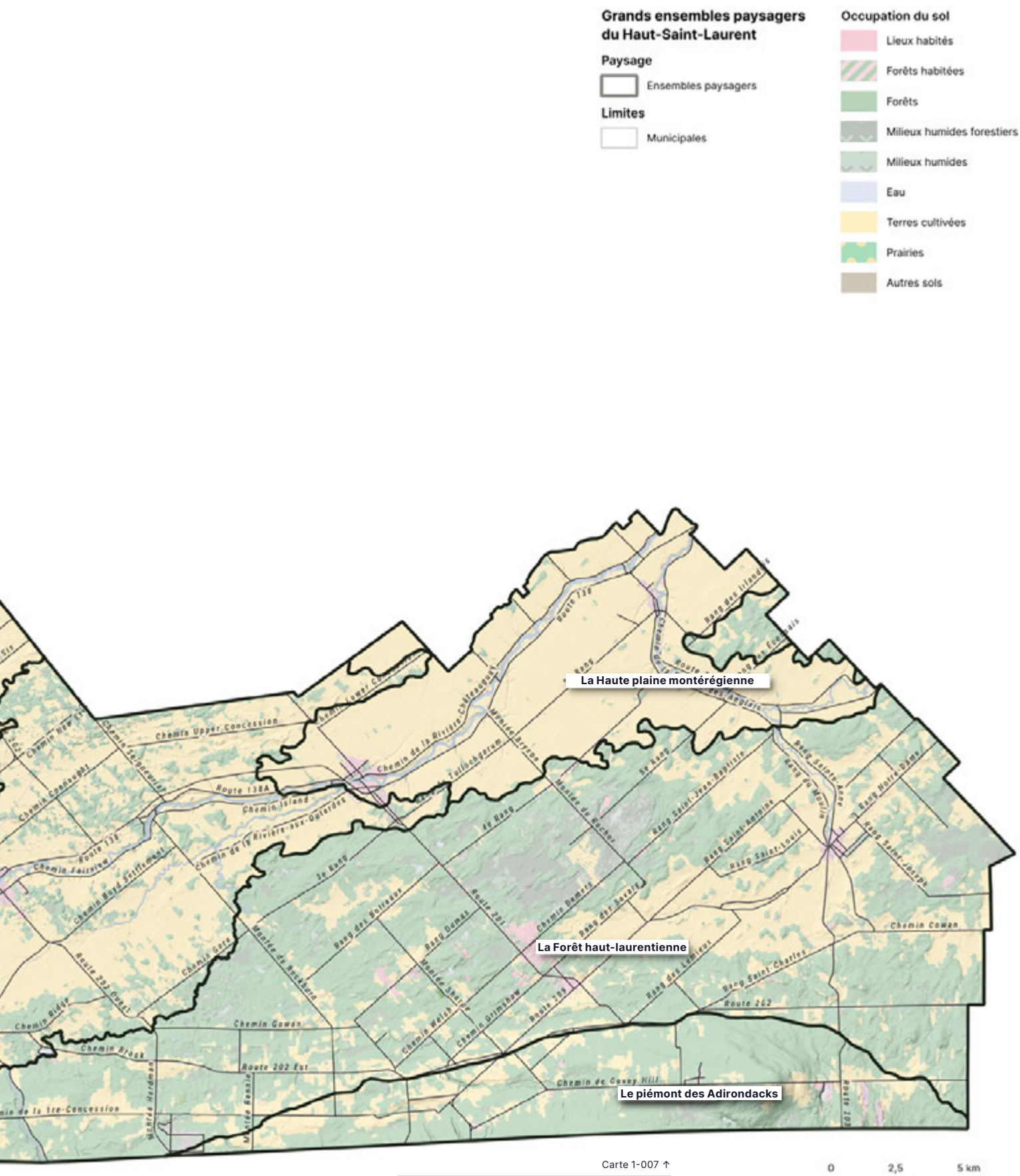
1 Ministère de la Transition écologique, 2024

Des paysages qui forment des *pays*

Cinq ensembles paysagers sont identifiés et regroupent des entités qui présentent des affinités géomorphologiques, écologiques et culturelles, tout en se distinguant par leurs dynamiques d'évolution et leurs morphologies actuelles. Des côtes aux terrasses, des Teafields, marais et tourbières aux plaines ravinées, jusqu'au sommet de Covey Hill, le découpage du territoire en ensembles et entités révèle une grille de lecture des paysages régionaux afin d'articuler la compréhension de leurs dimensions historiques, culturelles, sociales, environnementales et bâties.

D'une certaine manière, chaque ensemble forme un pays en lui-même, où les entités et formes paysagères s'imbriquent pour former une mosaïque unique et distinctive. Tant à vol d'oiseau que sur le terrain, tant à travers les évènements historiques que contemporains, chacun de ces pays représente une facette du Haut-Saint-Laurent. Les ensembles et entités paysagères sont présentés en détail à la section 9 du volume 5.





Carte 1-007 ↑

Ensembles paysagers du Haut-Saint-Laurent

La Côte haut-laurentienne

La côte haut-laurentienne est un grand paysage blotti entre le lac Saint-François et l'ensemble de crêtes qui séparent la vallée de la Châteauguay de celle du fleuve. Il s'agit d'un paysage fortement marqué par l'eau et les monticules. Les monticules qui s'égrènent de façon presque homogène sur l'ensemble de la côte forment à la fois des archipels, des pointes et anses caractéristiques à la manière de tombolos ainsi que des buttes boisées de petite dimension. Le canevas principal en est un de plaine argileuse et loameuse, largement cultivée. À proximité du lac, d'anciens bras fluviaux sont devenus des tourbières puis, souvent, des terres noires utilisées pour le maraîchage. Les anses intimes, à l'abri, sont devenues le paradis des plaisanciers. Aux rares endroits dépourvus de ces crêtes et de ces monticules, des bras de lacs entrent et se mêlent aux terres en formant des battures, des marais et des marécages côtiers. Les villages et hameaux se sont développés en moins grand nombre en raison des paysages humides. Des sites stratégiques, comme des avancées dans le lac (Saint-Anicet) ou des monticules (Sainte-Barbe, Dundee Centre) ont été privilégiés.



Image 1-016 ↑

Le long de la côte anicetoise

La Haute plaine montérégienne

La plaine ravinée de la rivière Châteauguay confère au Haut-Saint-Laurent son visage résolument montérégien. Le paysage est plat, ouvert, cultivé et caractéristique des basses-terres du Saint-Laurent. Historiquement presque entièrement localisée dans l'arrière-pays de l'immense seigneurie de Beauharnois, la plaine a été découpée à l'emporte-pièce en d'innombrables terres longilignes, perpendiculaires aux cours d'eau. Ses cours d'eau tortueux ont permis un accès rudimentaire, mais efficace, aux premiers colons. D'imposants villages paroissiaux, multiconfessionnels et industriels s'y sont établis.



Image 1-017 ↑

En février à Très-Saint-Sacrement

La Haute-Châteauguay

Cet ensemble paysager est dominé par la rivière Châteauguay et ses affluents, notamment la rivière Trout. Il s'agit d'un paysage de crêtes monticulaires qui alternent avec des lambeaux de plaine, dont l'histoire prend racine d'abord dans l'exondation de la mer de Champlain et ses diverses phases de retrait. Les principales crêtes monticulaires, soit le Ridge à l'ouest et les crêtes d'Athelstan et Hogsback à l'est, bornent les fonds de vallée plus dégagés des rivières Châteauguay, Trout et des Outardes. Les zones de monticules sont particulièrement caractéristiques : le paysage y est tacheté de boisés sur lesquels se trouvent quelques corps de ferme et, surtout, de petites érablières. Ces obstacles du socle physique créent des seuils qui, sur les rivières, se matérialisent en rapides. Les principales villes industrielles de la région s'y sont développées.

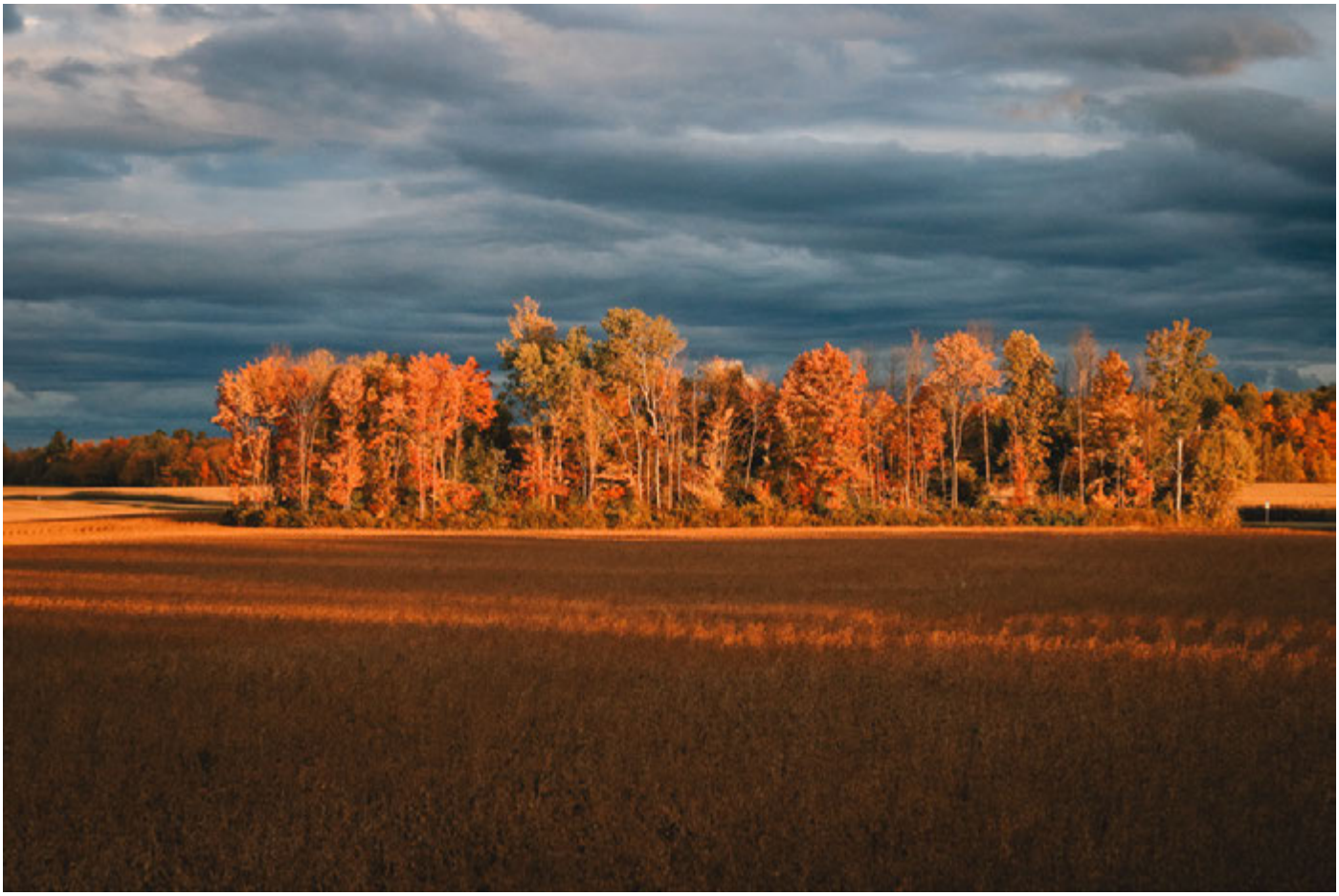


Image 1-018 ↑

Elgin l'automne

La Forêt haut-laurentienne

À l'est de la vallée de la Châteauguay, les traces du passage des glaciers sont plus généreuses. Le pied des Adirondacks a été fortement érodé, et les géants de glace ont laissé sur leur sillage, lors de leur migration vers le nord-est, d'importants dépôts de granulats. On se trouve ainsi dans un pays aux formes drumlinoïdes, de petites buttes boisées de forme ovoïde, fortement boisées, plus difficilement cultivables, et plus ou moins rapprochées les unes des autres. La forêt domine donc l'horizon, à l'exception près de la vallée des rivières des Anglais et Noire, véritable irrégularité agricole dans ce paysage autrement agroforestier. Les rebords de la colline Covey sont constitués de terrasses qui se déclinent pour rejoindre les basses-terres; on y trouve de nombreux hameaux d'origine industrielle.



Image 1-019 ↑

Le printemps sur les buttes du Désert

Le piémont des Adirondacks

Le dernier grand ensemble paysager du Haut-Saint-Laurent est formé par le morceau de plateau des Adirondacks qui s'aventure en sol canadien, nommé localement Covey Hill, ou colline Covey. Il s'agit d'un plateau dont le point culminant s'élève à 340 mètres au-dessus du niveau de la mer, dont le flanc ouest, fortement aplani par les passages glaciaires, contraste avec le flanc est, abrupt. Ce plateau, dans sa portion états-unienne, possède un relief crevassé de schiste, dont les formations peuvent être aperçues dans les environs du Gouffre (Flat Rock Gulf), une formation s'apparentant à des gorges.



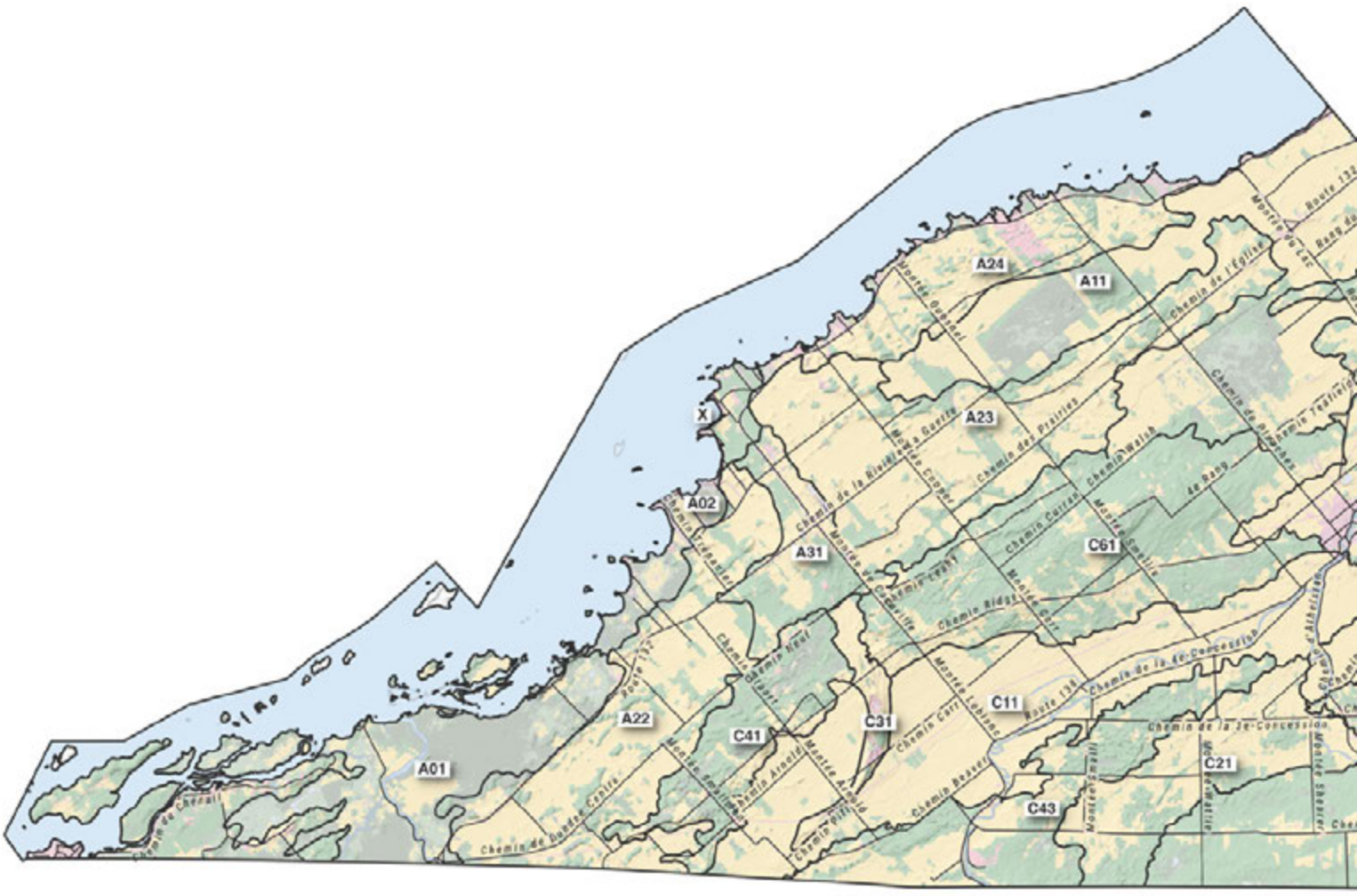
Image 1-020 ↑

Sur le flanc de Covey Hill, à Havelock

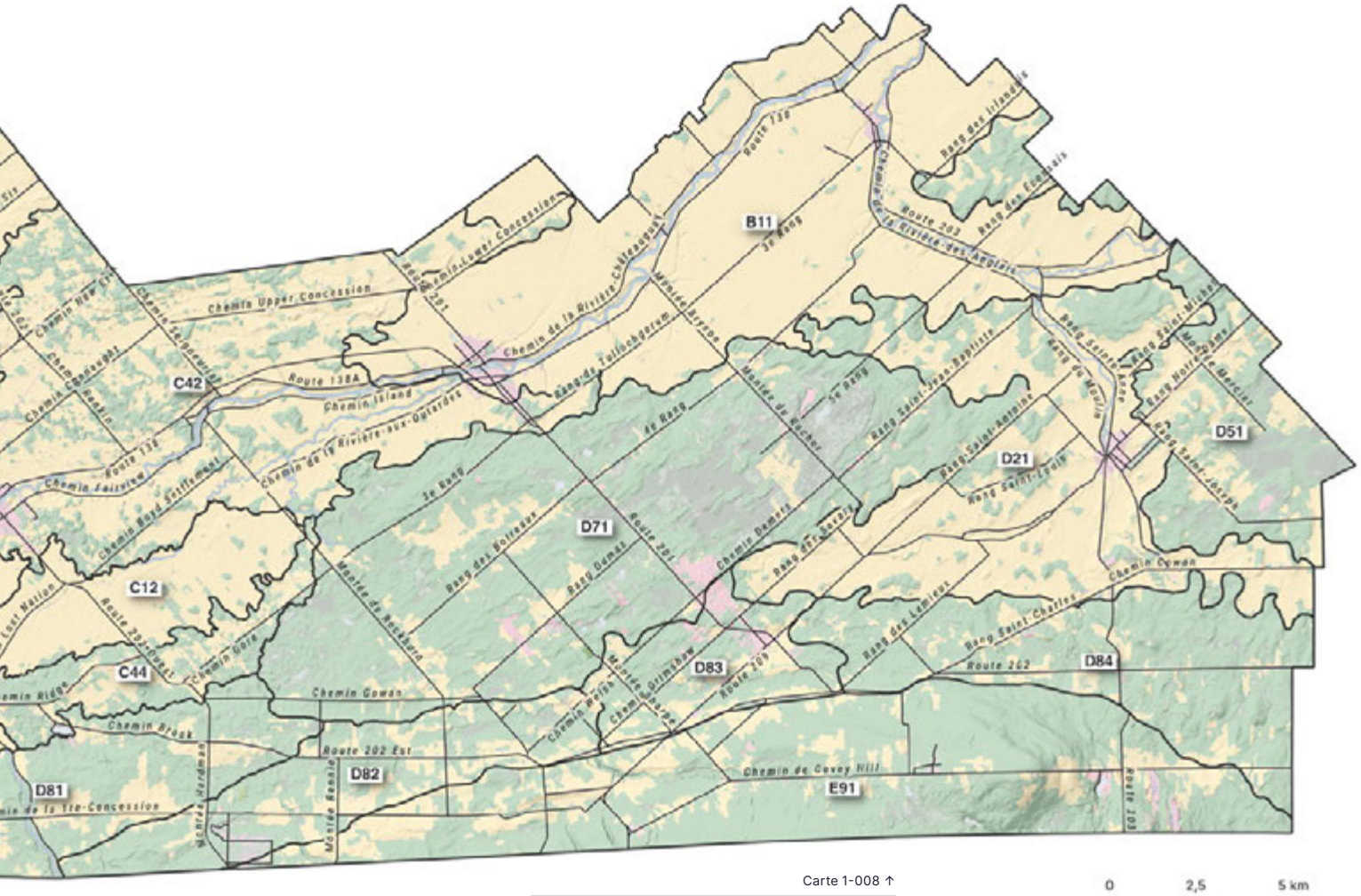
B 26 entités paysagères

Chaque ensemble paysager peut être découpé en plus petites entités, qui correspondent souvent à des unités morphologiques et d'occupation du sol. Par exemple, dans la Haute-Châteauguay, il est facile de faire la différence entre le haut coteau des Américains, autour de la colline McNair, les plus petites crêtes formées de nombreux monticules, comme à Sainte-Agnès-de-Dundee ou Athelstan, et les fonds de vallée uniformes, comme celle de la rivière Trout. Chaque entité paysagère représente donc un morceau de territoire à l'ambiance unique, aux limites parfois floues, parfois nettes. L'atlas des paysages sera d'ailleurs articulé autour de ces entités paysagères (voir le volume 5). Dans le Haut-Saint-Laurent, on compte 26 entités paysagères aux formes et manières d'habiter variées.

Les 26 entités paysagères haut-laurentiennes



	LISTE DES ENTITÉS PAYSAGÈRES
A01	Marécages du lac Saint-François
A02	Anses franciscoises
A11	Plaine barberivaine et les Teafields
A21	Confluence d'Ahkwesáhsne
A22	Plaine bosselée de Kintail
A23	New-Found-Out et les plaines des Pins
A24	Côte anicetoise
A31	Dunes de Cazaville
B11	Plaine ravinée de la Châteauguay
C11	Plaines de la Trout
C12	Plaine des Outardes
C21	Vallée de la Loutre
C31	Esker de Beaver Crossing
C41	Crête des Irlandais
C42	Monticules châteauguayens
C43	Crêtes Hogsback
C44	Crêtes et monticules d'Athelstan
C61	Le Ridge, ou coteau des Américains
D21	Vallée des Anglais
D51	Buttes du Désert
D71	Le Rocher
D81	Piémont de Powerscourt
D82	Terrasses de Rockburn
D83	Terrasses de Franklin
D84	Terrasses de Havelock
E91	Colline Covey



Carte 1-008 ↑

Entités paysagères du Haut-Saint-Laurent

CLASSIFICATION DES ENTITÉS PAYSAGÈRES SELON LEUR FORME DOMINANTE ET LEUR ENSEMBLE D'APPARTENANCE

		GRAND ENSEMBLE PAYSAGER				
FORME PAYSAGÈRE DOMINANTE	**#**	**A. La Côte haut-laurentienne**	**B. La Haute plaine montérégienne**	**C. La Haute-Châteauguay**	**D. La Forêt haut-laurentienne**	**E. Le piémont des Adirondacks**
Plaines humides ou littorales	**0**	A01_Marécages du lac Saint-François A02_Anses franciscoises				
Plaines	**1**	A11_Plaine barberivaine et les Teafields	B11_Plaine ravinée de la Châteauguay	C11_Plaines de la Trout C12_Plaine des Outardes		
Plaines bosselées	**2**	A21_Confluence d'Ahkwesáhsne A22_Plaine de Kintail A23_New-Found-Out et la plaine des Pins A24_Côte anicetoise		C21_Vallée de la Loutre	D21_Vallée des Anglais	
Eskers	**3**	A31_Dunes de Cazaville		C31_Esker de Beaver Crossing		
Monticules et crêtes	**4**			C41_Crête des Irlandais C42_Monticules châteauguayens C43_Crêtes Hogsback C44_Crêtes et monticules d'Athelstan		
Buttes (drumlinoïdes)	**5**				D51_Buttes du Désert	
Coteaux	**6**			C61_Le Ridge, ou coteau des Américains		
Plateaux	**7**				D71_Le Rocher	
Terrasses	**8**				D81_Piémont de Powerscourt D82_Terrasses de Rockburn D83_Terrasses de Franklin D84_Terrasses de Havelock	
Collines	**9**					E91_Covey Hill

Encart informatif

La difficulté de nommer les paysages

Nommer les entités paysagères est parfois un exercice ardu dans le contexte québécois. Trop souvent, les toponymes se perdent dans l'histoire en fonction des générations. Des collines d'importance, des étangs, la plupart des motifs paysagers n'ont simplement pas de nom, et les ressources officielles tant locales que provinciales sont muettes. Par exemple, la série de crêtes qui s'étire de Sainte-Agnès-de-Dundee à Huntingdon porte souvent le nom de Ridge, de l'odonyme de la principale voie qui le longe. Or, la réserve écologique établie sur le flanc ouest de la formation géographique et paysagère porte le nom de Coteau-de-la-Rivière-La Guerre, alors que la rivière n'y passe pas. Certains documents officiels reprennent cette dénomination. Impossible de trouver précisément le nom du sommet de la colline, qui s'élève pourtant à 103 mètres. Si on prend la peine de se plonger dans la riche documentation historique régionale, on constate que l'historien et citoyen Robert Sellar, au 19e siècle, utilise l'appellation Yankee Ridge pour désigner ce secteur, en raison de la provenance des settlers ou colons qui s'y sont établis. Vers Sainte-Agnès-de-Dundee, il parle davantage du Irish Ridge, ou de la crête des Irlandais, un paysage surtout monticulaire. Il mentionne aussi que la principale éminence porterait le nom de colline McNair, du nom du premier occupant. Si des toponymes existent, il importe donc de les sortir des livres et de l'oubli pour leur faire parler du paysage et de l'histoire de la région.

En scrutant quelques dizaines d'ouvrages, plusieurs cartes et des centaines d'articles historiques sur la région, il a été possible de compiler divers toponymes oubliés des instances officielles, dont ceux de nombreux monticules, de quelques forêts et paysages. Le Rocher devient donc, en anglais, les Blueberry Plains ou le Blueberry Rock; les plaines au sud de Cazaville deviennent les plaines aux Pins ou Pine Plains; le grand secteur de terres noires et buttes presque inhabité de l'ancienne concession d'Edwardstown, à Saint-Chrysostome, devient le Désert ou The Wilderness. Les crêtes en apparence anonymes de Saint-Anicet et Elgin deviennent New-Found-Out ou Hogsback. Les entités paysagères peuvent alors s'enraciner et faire vivre le patrimoine régional.



Image 1-021 ↑

Extrait d'un plan d'arpentage des frontières *Plan of the frontier of Canada East from St. Regis to Canaan*

BAnQ, Topographical Department of the War Office, 1839

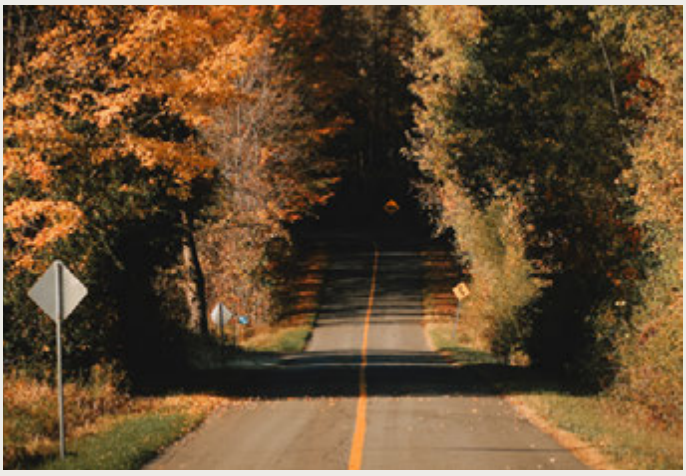


Image 1-022 ↑

Un chemin gravit un monticule d'apparence anonyme, mais dont l'histoire a retenu le toponyme de Watt's Hill



C Éléments structurants du paysage haut-laurentien

← Image 1-023

La rivière Châteauguay, un élément structurant du paysage

Les prochains volumes et chapitres de l'Atlas proposent un plongeon au cœur des entités paysagères haut-laurentiennes et de leur évolution. Il a précédemment été établi que le paysage actuel, tel que nous le voyons et l'expérimentons, est largement tributaire de la longue histoire à l'origine de son climat et de sa géomorphologie. Les formes paysagères et les types de sols qu'elles sous-tendent ont effectivement déterminé les potentiels paysagers de la région. Un potentiel paysager désigne simplement l'ensemble de ce qu'un morceau de territoire peut devenir, sous l'angle de l'occupation humaine, en fonction de ses caractéristiques élémentaires, dont la nature de ses sols et sa topographie. Les éléments qui structurent le paysage sont donc de deux ordres, d'abord liés à l'orogenèse du territoire, puis aux cultures produites par ce territoire à travers le temps.

L'hydrographie

La côte du lac Saint-François et les vallées de la Châteauguay et de ses affluents ont contribué à tracer les contours du peuplement de la région.

Le fleuve Saint-Laurent et le lac Saint-François

Issus du processus de retrait des mers et des lacs postglaciaires, le lac Saint-François et le fleuve Saint-Laurent définissent l'ensemble de la côte haut-laurentienne telle une frontière rendue légèrement poreuse par les transports navals et, jadis, les chemins et ponts de glace. Le lac Saint-François est un renflement du fleuve Saint-Laurent qui se dilate entre le franchissement de deux seuils géographiques : la descente du Bouclier canadien légèrement en amont d'Ahkwesáhsne, puis la descente du seuil des Cèdres et de la terrasse de Rigaud entre Salaberry-de-Valleyfield et Pointe-des-Cascades. À peu près formé il y a 8 500 ans, et ayant pris sa forme actuelle il y a environ 1 000 ans, le fleuve abrite quelques points d'entrée et de sortie névralgiques du Haut-Saint-Laurent, tels Saint-Anicet et Port Lewis, où des quais qui accueillaient jadis la marchandise agricole et forestière font désormais le bonheur des estivants et résidents. Les quelques affluents du fleuve Saint-Laurent en territoire haut-laurentien ont fortement été perturbés par la régulation du niveau des eaux afin d'accommoder le transport maritime (rivières Saint-Louis et La Guerre). La rivière aux Saumons, à Dundee, constitue le plus important tributaire fluvial.

Les archipels lacustres

En étalant ses eaux dans la plaine formée par une terrasse supérieure de l'ancienne mer de Champlain, le lac Saint-François submerge partiellement des dépôts d'origine glaciaire, ou monticules, qui forment des îlots de petite taille à la forme arrondie caractéristique. Ce sont les mêmes que l'on trouve dans les plaines de la région. De grandes quantités de sédiments se sont greffées à quelques-uns de ces monticules à la confluence du fleuve et des rivières Grasse, Raquette, Saint-Régis et aux Saumons, selon des processus d'accumulation d'alluvions et d'érosion hydrique, pour former les larges îles humides entre Ahkwesáhsne et Dundee. Ces archipels et îlots sont occupés par des résidences secondaires depuis plus d'un siècle.



Image 1-024 ↑

Littoral de Sainte-Barbe



Image 1-025 ↑

Îlots vus du quai de Port Lewis

La Châteauguay et ses affluents

La Châteauguay creuse le cœur du Haut-Saint-Laurent. Son caractère de bras lacustre puis de protorivière, du temps du retrait des mers et des lacs postglaciaires, il y a plus de 6 millénaires, ont favorisé la formation de plaines qui sont devenues l'axe central du peuplement haut-laurentien. Le cœur culturel et économique de la région s'est développé en raison des rivières Châteauguay, Trout, Hinchinbrooke, aux Outardes, des Anglais, et d'autres affluents moins importants néanmoins puissants lorsqu'ils passent des Adirondacks aux basses-terres du Saint-Laurent. Véritables lieux de passage ouverts par les derniers glaciers, les vallées de la Châteauguay sont devenues des axes stratégiques et industriels, en plus d'abriter les terroirs agricoles les plus fertiles et les plus aisément cultivables.



Image 1-026 ↑

La rivière Trout



Image 1-027 ↑

Le barrage de Huntingdon

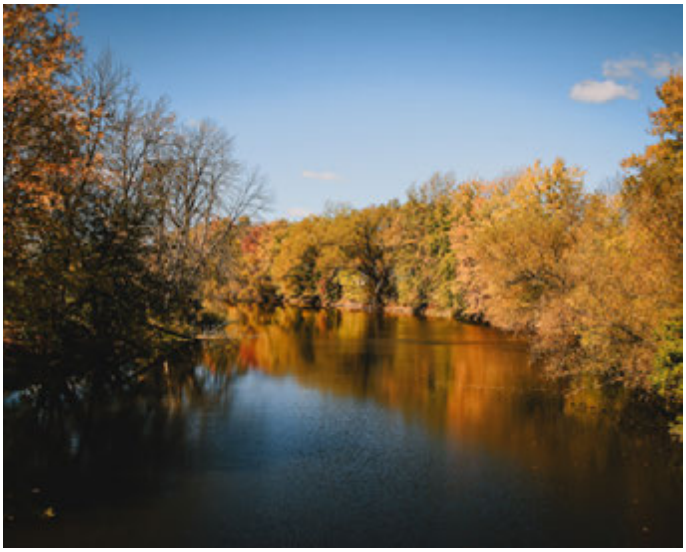


Image 1-028 ↑

La rivière des Anglais près de Riverfield

La végétation et le climat

Les grands marais et marécages côtiers

La frontière entre le Saint-Laurent et les terres a de tout temps été poreuse dans les environs d'Ahkwesáhsne, de Dundee, de Sainte-Barbe et de certains secteurs du sud-ouest de Saint-Anicet. Cette relation floue a mené à la formation de milieux naturels hybrides entre la terre et l'eau. Les vastes marais et marécages du sud de la région ne pouvaient que péniblement être drainés et habités. Ils sont en bonne partie demeurés intacts. La plus grande superficie de ceux-ci se trouve soit dans la communauté kanien'kehá:ka d'Ahkwesáhsne, où ce paysage fait l'objet d'activités éducatives et traditionnelles, ou encore dans la Réserve nationale de faune du Lac-Saint-François devenue un haut lieu de l'ornithologie. Vers Saint-Anicet, ces grands marais ont été canalisés afin d'y implanter des secteurs de villégiature populaires. Néanmoins, les vastes forêts aux arbres, les pieds dans l'eau, ainsi que les chenaux et herbiers des grands marais côtiers, leur avifaune et leurs ambiances sont emblématiques de la région.

Les tourbières

Du côté de Sainte-Barbe, les tourbières et prairies humides riveraines ont été circonscrites. On y trouve aujourd'hui de nombreuses terres noires et organiques fertiles. Les tourbières résiduelles, nommées Teafields, font l'objet d'initiatives de conservation. Elles rappellent le lien qui a longtemps uni la plaine barberivaine au lac et à ses fluctuations.

Les tourbières se trouvent partout dans le Haut-Saint-Laurent, particulièrement dans les zones de monticules et de buttes drumlinoïdes. Entre ces dépôts de matériaux d'origine glaciaire, l'eau des lacs qui ont succédé à la mer de Champlain s'est accumulée puis est restée coincée. Le temps a fait son œuvre. Les plus importantes tourbières se situent à Saint-Chrysostome, dans le sous-bassin versant du ruisseau Cranberry et du cours d'eau Demers, où elle a aussi été en bonne partie investie par la culture maraîchère.



Image 1-029 ↑

Marais de la Réserve nationale de faune



Image 1-030 ↑

Végétation du Large Teafield

La forêt

La forêt a longtemps couvert la majeure partie du Haut-Saint-Laurent. Elle a fait son apparition il y a plus de 10 000 ans sur les rebords de l'actuel plateau des Adirondacks (Covey Hill), puis, avec le réchauffement du climat, elle a amorcé une lente transition vers la forêt tempérée mixte que l'on connaît aujourd'hui. Les érablières climaciques du Haut-Saint-Laurent se seraient installées il y a plus de trois millénaires.

Le paysage forestier haut-laurentien a changé rapidement depuis la colonisation, au début du 19e siècle. Les arbres de grand fût, les feuillus nobles, notamment les chênes, les pins, puis les érables, ormes et frênes, ont été récoltés par diverses industries locales et internationales. La mise en culture des terres et l'établissement à long terme de familles sur le territoire ont réduit la forêt à ses derniers retranchements : les monticules et les crêtes à la topographie plus rébarbative, où la profondeur des sédiments d'origine glaciaire était trop grande pour la création de parcelles; les tourbières où la nappe phréatique était affleurante, ainsi que de nombreux milieux humides d'envergure, notamment les marais et marécages côtiers (Domon et Bouchard).

Le paysage forestier haut-laurentien est aujourd'hui constitué de quelques rares forêts intactes, notamment le Boisé-des-Muir, devenu réserve écologique. On trouve aussi des exemples rares d'essences à la limite de leur distribution qui créent des ambiances uniques, particulièrement sur la réserve écologique du Pin-Rigide (Lavoie, 2023). Ailleurs, le paysage forestier est tributaire des sols en place (Mailloux et Godbout, 1954). Les érablières à caryer cordiformes couvrent presque l'ensemble des crêtes, des monticules et de la colline Covey. Autour des crêtes, on note des cédrières et des pessières blanches d'origine agricole, témoins de l'enfrichement des terres les moins productives; du côté de Havelock et Saint-Chrysostome, les friches se sont plutôt mutées en bétulaies. Les ormaies occupent les milieux les plus humides du Rocher et du littoral du lac Saint-François. Les prucheraies se plaisent sur les pentes du flanc nord de la colline Covey. Enfin, les grandes tourbières, dont les Teafields, ont tendance à se couvrir de forêts basses et ouvertes qui apprécient l'humidité, notamment des aulnaies et des bétulaies jaunes à sapins (Blanchet et coll., 2018).



Image 1-031 ↑

Dans la réserve naturelle du Pin-Rigide

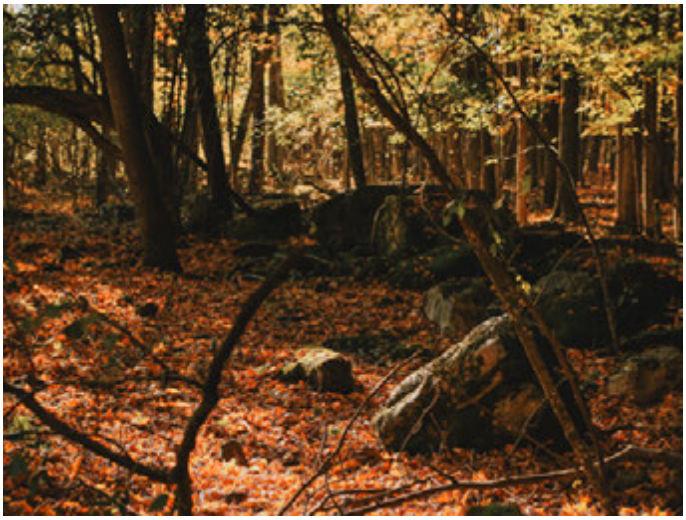


Image 1-032 ↑

Forêt précoloniale du Boisé-des-Muir

Le relief

Les sols et le paysage bâti

Le paysage bâti vernaculaire du Haut-Saint-Laurent reflète les matières que l'on peut trouver dans les sols de la région. Les grandes plaines et vallées de la Châteauguay sont constituées d'argiles rougeâtres qui ont permis l'émergence de l'industrie de la brique autour d'Ormstown. On trouve, dans les vallées, d'innombrables résidences vernaculaires et suites commerciales de brique rouge caractéristique. Bouchard et Domon (1998) soulignent que les premières églises, résidences et murets bâtis à l'aide des pierres trouvées sur place trahissent la géologie du Haut-Saint-Laurent. Ainsi, dans l'ouest, on observerait des bâtiments de cailloux grisâtres évocateurs des dolomies et plus à l'est, des pierres de grès de Potsdam, qui allient des teintes blanchâtres, jaunâtres ou bourgognes. La ligne entre ces formations sous-jacentes se trouve environ le long de l'axe où les paysages de la Haute-Châteauguay et des basses-terres du Saint-Laurent cèdent leur place à l'ensemble paysager de la Forêt haut-laurentienne et au piémont des Adirondacks. Les moraines et monticules de till de l'ouest diffèrent ainsi des drumlins et terrasses de l'est. Leurs pierres distinctives ont servi à l'érection des plus anciens bâtiments de la région, ainsi qu'à la confection de murets entre les parcelles aux terrains plus accidentés.

Le paysage haut-laurentien est encore productif; on y extrait diverses matières en quelques lieux. Le paysage porte aussi les traces des exploitations disparues. Ces anciennes carrières, gravières et sablières sont, assez souvent, devenues des étangs qui ponctuent l'ensemble du territoire, et particulièrement les grands eskers.



Image 1-033 ↑

Résidence à l'architecture cubique, de brique locale (Ormstown)



Image 1-034 ↑

Demeure vernaculaire en pierre du pays (Bridgetown)

La plaine

Libérées des eaux il y a près de 8 500 ans, les grandes plaines haut-laurentiennes sont devenues le grenier de la région. Un paysage d'agriculture moderne et intensive y prévaut. La plaine confère au Haut-Saint-Laurent sa filiation avec les grands paysages montérégiens de la plaine de Montréal.

Les monticules et buttes (drumlins)

Une vaste zone, qui forme un axe de Saint-Timothée à Athelstan et qui s'étend de Dundee jusqu'à Ormstown, concentre l'essentiel des monticules. Les activités agricoles se sont développées autour des buttons et ont contribué à la formation d'un paysage unique de plaine ponctuée, ou tachetée, de minuscules collines boisées. Les monticules régissent en partie l'organisation spatiale du paysage; on trouve sur leur sommet quelques cabanes à sucre (rappelons qu'ils sont couverts d'érables); on a souvent implanté les bâtiments agricoles sur leur flanc afin de conserver la plaine pour les cultures; les chemins les traversent le plus souvent en ligne droite, ce qui crée un aspect fortement vallonné dans le paysage de plaine.

Dans la région de Saint-Chrysostome, entre Saint-Rémi et Hemmingford, l'entrave qu'a constituée le pied des Adirondacks sur le chemin des glaciers a contribué à la formation de monticules plus grands et de forme ovoïde. Ces drumlins ont à peu près le même effet paysager que les monticules.



Image 1-035 ↑

Plaine de la Trout en hiver



Image 1-036 ↑

Un monticule de la plaine de Kintail

Les crêtes, dont le Ridge

D'une origine similaire aux monticules, dont elles représentent un concentré, les crêtes ont structuré l'ensemble des peuplements depuis plus de 1 000 ans. Elles ont d'abord été privilégiées pour l'établissement des villages iroquoiens pour des raisons stratégiques. Elles ont par la suite été boudées par les colons européens en quête de prospérité et de bonnes terres. Les dernières vagues d'immigration de colonisation dans le Haut-Saint-Laurent ont dû s'accommoder des terres restantes afin de s'établir. On trouve ainsi une crête dite des Irlandais, un coteau dit des Yankees, un groupement de buttes dites des Écossais et des Irlandais. Les crêtes sont largement boisées et portent les traces de la déprise agricole.

Les crêtes structurantes sont les suivantes : le Ridge, formé par la crête des Irlandais et le coteau des Américains (colline McNair); les crêtes de Kensington et Hogsback; la crête d'Athelstan aussi localement nommée le Ridge; le Rocher, qui est davantage un plateau ou une crête aplanie, mais dont le rôle en matière de structuration du paysage a été similaire.

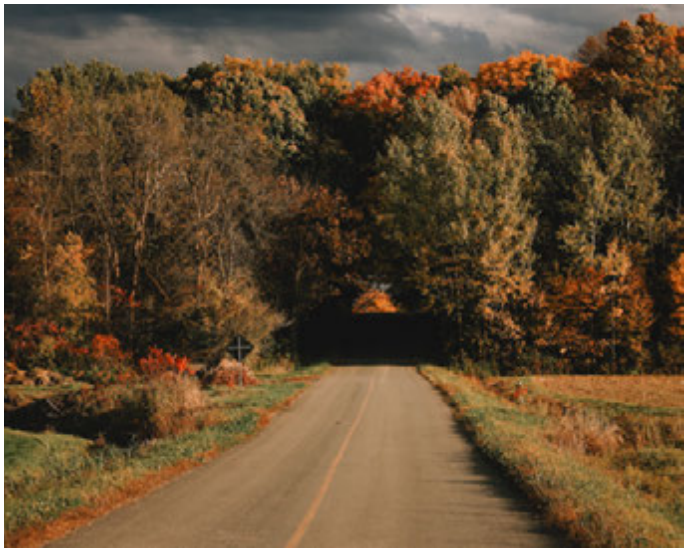


Image 1-037 ↑

Entrée sur la crête des Irlandais, Dundee



Image 1-038 ↑

Vue en balcon typique du chemin du Ridge (Godmanchester)



Image 1-039 ↑

Paysage vallonné de friche et de déprise agricole sur la crête de Kensington

Le plateau des Adirondacks

Seule une infime partie du Haut-Saint-Laurent appartient à ce qu'il convient d'appeler les Adirondacks, une formation cristalline apparentée au Bouclier canadien et délimitée par les vallées du Saint-Laurent et du lac Champlain. La portion haut-laurentienne de ce vaste ensemble physiographique est dominée par la colline Covey (342 mètres). Dans le contexte haut-laurentien, on la considère comme une colline, mais la formation est en fait l'extrémité nordique d'un plateau circulaire qui entoure le pied du massif des Adirondacks. Il faut parcourir environ 25 kilomètres au sud de la frontière afin d'atteindre ce massif. Ce relief prononcé à l'échelle de la MRC a structuré des activités singulières, dont l'apparition de nombreux moulins sur les chutes des ruisseaux qui le dévalent, ainsi que le réinvestissement des pentes de la colline par les cultures fruitières. Quelques études sur le mouvement d'embourgeoisement et le phénomène de la néoruralité ont aussi été menées à Havelock (Paquette, 2007). La vue devient un facteur d'appréciation foncière, comme en témoignent les nouvelles villas perchées.



Image 1-040 ↑

Portail d'une résidence cossue sur la colline Covey



Image 1-041 ↑

Vue sur les terrasses de Franklin à partir du flanc de Covey Hill

L'habitat

L'habitat haut-laurentien prend de multiples formes qui détonnent dans le cadre culturel montérégien, mais qui s'inscrivent en continuité avec l'histoire nationale. En matière de paysage bâti, la région s'apparente aux cantons haut-canadiens de l'Ontario, aux cantons du Pontiac et à certains secteurs de l'Estrie, tout en s'hybridant avec la tradition canadienne des basses-terres. Notons qu'un répertoire typologique des lieux habités du Haut-Saint-Laurent est disponible au volume 3 de l'atlas.

Les formes d'habitat rural et agricole

À première vue, les fermes et les résidences rurales du Haut-Saint-Laurent s'inscrivent dans des vocabulaires formels et courants architecturaux similaires à ceux de la Montérégie et du sud du Québec. Toutefois, une connaissance approfondie du patrimoine bâti rural révèle des constantes et des particularités : le préinventaire du patrimoine bâti du Haut-Saint-Laurent mentionne la présence de fermes au plan en T à volumes perpendiculaires, de maisons-bloc où les dépendances sont adossées et accessibles depuis l'intérieur des corps de résidence, ainsi que de rares silos en pierre (tasseries) et de laiteries en pierre construites au-dessus de sources, dont les systèmes de canaux servaient à refroidir le lait. La présence de vastes demeures bourgeoises isolées ou en bordure de hameau rappelle aussi l'histoire des riches familles de la région. La présence de quelques curiosités, dont la grange ronde d'Athelstan et quelques corps de ferme juchés au sommet de monticules, contribuent à rendre singulier le paysage des chemins ruraux. Ces éléments, bien que parfois peu nombreux, jouent un rôle majeur dans l'identité architecturale et paysagère du Haut-Saint-Laurent.

La trame de hameaux et lieux-dits ruraux

L'histoire orale a laissé derrière elle nombre de lieux-dits, nommés en raison d'histoires familiales, de légendes, de caractéristiques naturelles ou d'industries. On note de nombreux coins nommés : Clyde Corners, Lee's Corner, etc. Cette armature de premier niveau confère à un paysage potentiellement anonyme une histoire qui peut être révélée. Dans la même veine, le développement d'industries forestières ou agricoles a favorisé l'émergence de nombreuses minuscules agglomérations, formées de quelques résidences de travailleurs et de membres des familles travailleuses. Des hameaux comme Kensington, Dundee Centre, Aubrey et Russeltown Flats, pour n'en mentionner que quelques-uns, surprennent au détour d'un chemin que l'on croyait agricole ou forestier. Ces protovillages sont généralement localisés en zone agricole permanente, et leur avenir n'est plus assuré.



Image 1-042 ↑

Ferme à l'orée du Rocher



Image 1-043 ↑

Hameau de Kensington

Les grands villages

On compte, dans le Haut-Saint-Laurent, un certain nombre de grands villages ayant fait l'objet d'initiatives seigneuriales ou privées, bâtis autour d'un plan de lotissement à l'origine. Ces villages ont la particularité de présenter une trame viaire orthogonale où les résidences modestes s'alignent à grande proximité de la route. Ce furent des bourgs commerçants et des centres institutionnels et religieux. Ces villages sont Saint-Anicet, Saint-Chrysostome et Howick.

Les deux petites villes régionales

Huntingdon et Ormstown présentent des similarités : bâties de brique et de pierre autour de moulins, sur les bords de la Châteauguay. Les deux villes comptent une rue principale à l'architecture urbaine, formée par des alignements de suites commerciales souvent de brique rouge. Les deux villes comptent aussi quelques institutions aux bâtiments monumentaux et des services à vocation régionale (comté, école secondaire, centre hospitalier, selon les cas). Les deux villes se sont développées en raison de leur position stratégique pour le développement industriel, et elles possèdent l'une et l'autre des patrimoines distincts en la matière. Derrière les rues commerçantes, de larges avenues ombragées abritent des résidences cossues, souvent victoriennes. Ces villes rappellent les plans d'urbanisation type du Haut-Canada, aujourd'hui l'Ontario, où on peut les compter par centaines.



Image 1-044 ↑

Rue de la Fabrique, Saint-Anicet



Image 1-045 ↑

Rue Chateauguay, Huntingdon

L'habitat saisonnier

L'habitat saisonnier est une caractéristique fondamentale du paysage bâti du Haut-Saint-Laurent. Il se décline ainsi : les grands chalets et résidences de villégiature du 19e siècle et du début du 20e siècle, parfois accompagnés de chapelles pour les offices religieux, notamment Fraser Point, Hopkins Point et la pointe Saint-Louis; les ensembles balnéaires anciens, souvent composés de chalets de bois regroupés autour d'une anse, d'une pointe ou d'une plage, notamment Hopkins Point et Saint-Anicet; les secteurs de villégiature populaires érigés autour de canaux artificiels, nombreux sur la côte; enfin, les secteurs résidentiels et campings forestiers du Rocher et des flancs de Covey Hill.



Image 1-046 ↑

Chalets du secteur de Plage-Somerville

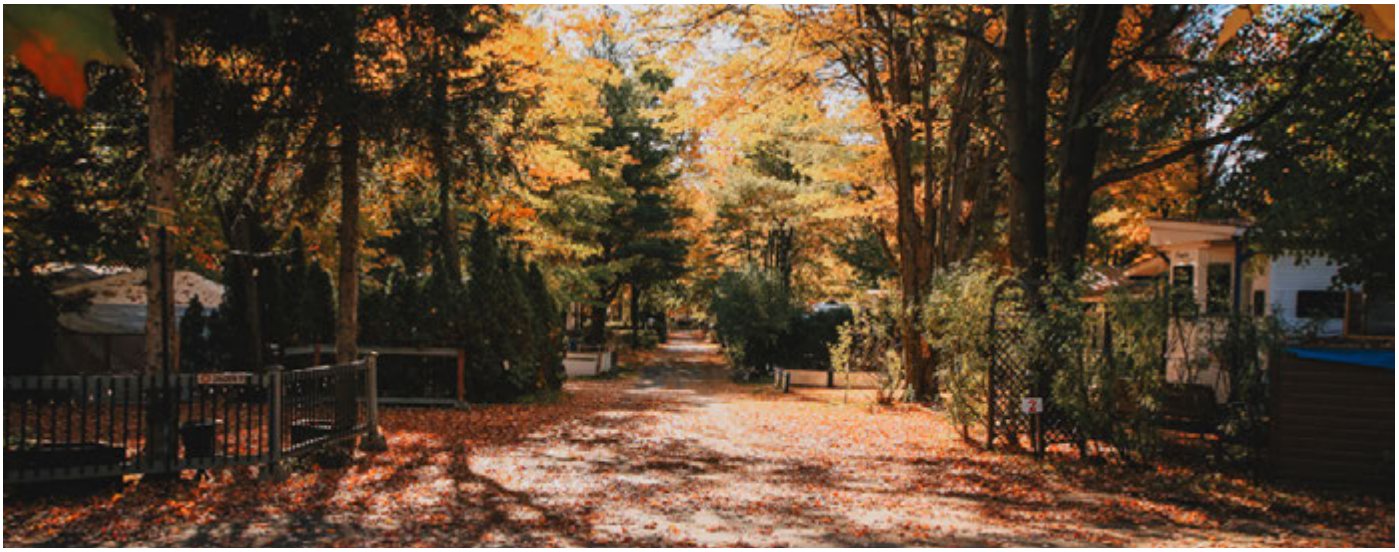


Image 1-047 ↑

Allée ombragée sur le site de villégiature de Lac-des-Pins, près de Saint-Antoine-Abbé

Le réseau routier fondateur

Les plus anciens plans d'arpentage produits dans la région montrent une absence de clairières et d'axes routiers au lendemain de la Conquête (carte de James Murray, 1763). Vers 1815, les plans de l'arpenteur général du Bas-Canada, Joseph Bouchette, révèlent une première armature régionale : un chemin qui longe la rive droite de la Châteauguay à travers les forêts, de la frontière jusqu'aux rapides Bowron (future ville de Huntingdon), puis sa rive gauche entre ce site et Sainte-Martine, liant entre elles les terres défrichées d'une seule concession. L'autre axe structurant suit approximativement le tracé de la Black Cattle Road à travers les sections de Russeltown et d'Edwardstown de l'arrière-pays seigneurial de Beauharnois. Enfin, la route de concession qui parcourt les terres sèches et hautes de la colline Covey est déjà tracée et habitée. Ces axes primordiaux sont reliés entre eux par des sentiers forestiers qui deviendront éventuellement les principales montées de la région. Près du lac Saint-François, ce qui deviendra la route 132 est alors constitué d'une série de clairières et de parcelles côtières. La route à mâts laisse déjà présager l'axe de la montée de Cazaville. Le réseau de chemins cantonaux se développera rapidement dans les cantons du sud de l'actuel Haut-Saint-Laurent entre 1815 et 1839, ainsi que le long des crêtes, notamment à Godmanchester et Athelstan. Les larges plaines humides du nord de la région ont complexifié le traçage des routes. La construction du chemin de Planches, amorcée vers 1821, ainsi que certains épisodes à caractère presque légendaire liés à son état, dont celui survenu en 1862 où trois membres de la congrégation de Notre-Dame-de-Montréal, en route de Port Lewis vers Huntingdon, auraient vu leur cheval s'embourber jusqu'au flanc, témoignent des efforts considérables, longs et patients, qui ont été nécessaires pour mettre en place le réseau routier fondateur du Haut-Saint-Laurent. Par ailleurs, les chemins anciens de la région épousent et mettent en évidence les particularités géographiques et paysagères du territoire.

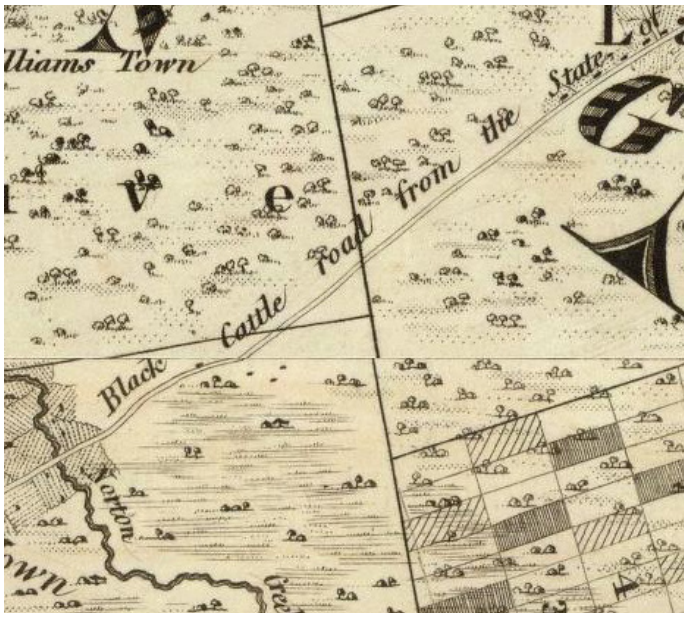


Image 1-048 ↑

Black Cattle Road

Carte de Joseph Bouchette, 1815



Image 1-049 ↑

Le chemin de Planches en plein hiver

La culture, le patrimoine et les traditions

Les espaces de sociabilité

La population haut-laurentienne développe son sentiment d'appartenance à la région par la fréquentation de lieux de sociabilité. Un attachement au paysage peut être favorisé par la présence de lieux de rencontre et d'accès au territoire. Dans le Haut-Saint-Laurent, les quais jouent un rôle névralgique l'été, et servent d'interface entre la côte et le « large ». Les quais permettent d'ailleurs un accès à l'eau pour l'ensemble de la population.

Les parvis d'église ont joué historiquement un rôle collectif, bien que ce soit de moins en moins le cas. Les espaces publics urbains et places publiques sont des lieux de rencontre et de manifestation : le parc Prince-Arthur et son caractère de square central (Huntingdon), la place publique entre les rues Hunter et Châteauguay (Huntingdon), le parc Lindsay-Cullen (Ormstown), les espaces de contemplation riverains le long de la Châteauguay (Huntingdon, Ormstown), les parcs publics de Saint-Anicet, en bordure du lac Saint-François, etc.

À ces espaces publics se greffent les lieux formels d'accès à la nature, notamment les sentiers de la Réserve nationale de faune du Lac-Saint-François. On en retrouve peu sur le territoire, mais ils permettent un accès privilégié à des marais, des marécages, des cédrières et des activités d'interprétation. Le développement d'un réseau cyclable régional sur d'anciens tracés ferroviaires a aussi contribué à créer des espaces communs où l'on peut s'immerger dans le paysage.

D'autres lieux, privés, deviennent aussi des points majeurs de convergence de la population, notamment les terrains d'exposition de Huntingdon, d'Ormstown et de Havelock.

Enfin, les rues principales de Huntingdon et d'Ormstown contribuent à ouvrir le paysage urbain à tous.



Image 1-050 ↑

Parc riverain sur la Châteauguay, Huntingdon



Image 1-051 ↑

Au quai de Port Lewis

Les traditions architecturales



Image 1-052 ↑

Regroupement de bâtiments institutionnels à Huntingdon



Image 1-053 ↑

Résidence du chemin Upper Concession, Ormstown

Le préinventaire du patrimoine bâti du Haut-Saint-Laurent permet de constater la présence d'un ensemble de caractères répandus qui structurent le paysage habité. Le cadre résidentiel est largement composé de maisons à plan rectangulaire ou carré, d'un ou deux étages et demi, coiffées de toits à deux versants droits ou à lucarne-pignon, construites en bois ou en maçonnerie de pierre et de brique, avec toitures en tôle ou en bardeaux et une disposition généralement symétrique des ouvertures. Notamment, on peut penser aux vastes maisons cubiques de deux étages, au toit à pavillon, de brique rouge et au programme décoratif italianisant, ainsi qu'aux petites demeures de brique rouge à lucarne-pignon centrale, ou encore aux résidences de pierre trapues d'inspiration américaine. Les bâtiments scolaires, institutionnels, commerciaux et agricoles reprennent ces gabarits simples (volumes rectangulaires, fenestration régulière, parements de pierre, brique ou clin de bois), ce qui crée une forte homogénéité formelle entre villages, hameaux et campagnes. À l'intérieur de cette trame commune, le territoire se distingue toutefois par plusieurs caractéristiques singulières : les murets de pierre qui structurent la trame agricole de Franklin, la brique produite à Ormstown et l'usage récurrent d'une pierre beige locale, qui varie selon l'ensemble paysager, et qui confèrent une matérialité particulière au bâti ancien.

Les lieux de mémoire et les sites archéologiques

Le paysage haut-laurentien est aussi jonché de ruines présentes, de sites archéologiques dont la présence se fait plus ou moins sentir, et de lieux autrefois habités, mais aujourd'hui disparus. Les ruines du village de Rivière-La Guerre et de la centrale de la rivière Châteauguay, à Powerscourt, comptent parmi les plus fréquentées de la région. Celles de l'institut Doréa sont disparues, tout comme les hameaux de Nesbitt Mills et d'Aubrey's Corners. Le site archéologique Droulers-Tsiionhiakwatha et sa reconstitution d'un village iroquoien du Saint-Laurent contribuent aussi à conférer une profondeur historique au territoire. On trouve aussi quelques croix de chemin à des intersections clés. Enfin, les cimetières ruraux isolés rappellent l'existence de communautés culturelles et confessionnelles diverses dans la région. L'empreinte des églises presbytérienne, wesleyenne et unie est manifeste.



Image 1-054 ↑

Ruines du hameau de Rivière-La Guerre



Image 1-055 ↑

Friches de l'institut Doréa



Image 1-056 ↑

Cimetière rural d'Isle of Skye

Les forces politiques

Les documents et exercices de planification

Le cadre légal fédéral et provincial encadre la gestion et le devenir du paysage haut-laurentien. Notons la *Loi sur la protection du territoire et des activités agricoles*, qui balise la zone agricole permanente et le maintien d'activités strictement agraires, ainsi que la *Loi sur l'aménagement et l'urbanisme* et ses corollaires, qui balise les outils d'aménagement du territoire régional et municipal. Notons que les variables et leviers paysagers des outils de réglementation sont traités en détail au volume 6 de l'atlas.

Ce sont ces derniers qui, enchâssés sous les lois de juridictions supérieures, viennent cadrer concrètement les devenirs des paysages haut-laurentiens. Le schéma d'aménagement de la MRC du Haut-Saint-Laurent (SAD), complété par le Plan de développement de la zone agricole (PDZA), la Politique culturelle et les plans d'urbanisme municipaux, intègrent le paysage de façon transversale. Le SAD est d'ailleurs en cours de révision, ce qui permettra aux instances régionales d'y intégrer des variables et mesures de gestion paysagères. De l'ensemble de ces documents se dégagent treize enjeux de paysage, regroupés autour du patrimoine bâti et des vues, de l'intégration des projets et de la villégiature, de la protection des espaces agricoles, boisés et naturels, ainsi que des contraintes anthropiques et usages en droits acquis. Pour y répondre, les outils d'aménagement mobilisent plusieurs registres d'action : affectations et zonage pour maintenir la cohérence des usages avec les paysages agricoles, agroforestiers ou de conservation; identification et reconnaissance de territoires d'intérêt, noyaux architecturaux, hameaux et milieux écologiques; actions de mise en valeur et de tourisme (accessibilité aux rivières et au lac, circuits cyclables et patrimoniaux); dispositifs de concertation autour du territoire agricole, des circuits et des territoires d'intérêt; exigences réglementaires (PAE, PPU/PIIA, zonage, couvert forestier, contrôle intérimaire, encadrement de l'affichage et des infrastructures sensibles); enfin, outils de connaissance fondés sur inventaires et études. Ensemble, ces instruments offrent une base solide, mais perfectible pour une prise en compte plus fine des paysages dans la révision du schéma. Un changement de programme politique peut, par exemple, contribuer à modifier la trajectoire de projets et amener la modification de certains de ces outils.



Image 1-057 ↑

Fresques monumentales sur les silos d'une ferme du chemin de L'Artifice, Franklin



Image 1-058 ↑

Le nouveau visage de Huntingdon

